
3 1761 03630 7148
PQ
2382
P2M6
t.2

628m

MON ONCLE THOMAS,

Guillaume Charles Antoine

PAR PIGAULT-LEBRUN;

TOME SECOND.

Nunc est ridendum.

240532 / 6.2.30.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Maison Égalité; No. 51.

AN VIII.

PQ
2382
P2M6
t.2

MON ONCLE THOMAS.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition du prince Charles-Edouard Stuart (1).

De tous les événemens d'éclat dont parle l'histoire, il n'en est pas peut-être qu'on puisse comparer à la tentative du prince Edouard, si on considère la foiblesse des ressources, l'éclat des premiers succès, les malheurs romanesques et presqu'incroyables qui leur succédèrent, et les changemens qu'une victoire de plus pouvoit apporter dans le système politique de l'Europe.

En effet, la bataille de Culloden gagnée, le prince Edouard faisoit remonter son père au trône, et l'Angleterre devenoit l'alliée de la France. Ces deux puissances se liguoient contre la Hollande: Louis XV pour la forcer à la paix, Stuart

(1) Episode entièrement historique.

pour la punir d'avoir détrôné son aïeul. Le commerce des deux Indes prenoit une forme nouvelle, et il est à présumer que le Pape recouvreit sur l'Angleterre les droits que lui avoit ôtés Henri VIII.

Charles-Edouard étoit fils du chevalier de Saint-Georges, vulgairement appelé *le Prétendant*, et petit-fils de Jacques II. Il vivoit à Rome auprès de son père, et sa jeunesse s'écouloit dans une inaction qui ne s'accordoit, ni avec un courage bouillant, ni avec un amour extraordinaire de la gloire. Ce dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunes, avoit été appelé en France en 1742, et on avoit fait alors des efforts aussi dispendieux qu'inutiles pour les porter, avec une armée, sur les côtes d'Angleterre. Il attendoit à Paris une occasion favorable pour déployer ses talens et satisfaire son ambition. La guerre que Louis XV soutenoit alors contre l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande l'épuisoit d'hommes et d'argent. Trop occupé de ses propres affaires pour penser alors à rétablir celles d'un prince étranger, le roi laissoit Edouard dans l'obscurité, et même dans l'oubli.

Ce jeune prince s'entretenoit un jour de ses malheurs et de ses espérances avec le cardinal de Tencin, qui devoit au prétendant sa promotion à la pourpre ro-

maine, et le prélat lui adressa ces propres mots: « Que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau vers le nord de l'Écosse? Votre seule présence pourra vous donner un parti et une armée; alors il faudra bien que la France vous secoure. »

Les plus foibles causes amènent souvent de grands événemens. Ces mots réveillèrent l'ambition du prince. Mais où trouver ce vaisseau, et comment l'équiper? Son père ne pouvoit rien pour lui, et il vivoit en France des dons de quelques familles réfugiées, attachées à sa maison.

Il avoit vu quelquefois monsieur de Lally, irlandais de nation. Son courage, récompensé sur le champ de bataille même de Fontenoi, et son caractère remuant, le lui firent juger digne de le seconder. Il s'ouvrit à lui, et Lally se chargea de diriger l'entreprise.

Il s'assura d'abord de sept officiers irlandais ou écossais, qui consentirent à courir la fortune du prince: leurs noms méritent d'être connus. C'étoient le marquis de Tullibardine, frère du duc d'Athol, un Makdonall, Thomas Shéridan, Sullivan, Kelli et Strikland. Tous avant le départ furent promis aux premiers grades d'une armée qu'on pouvoit n'avoir jamais.

L'un d'eux s'adressa à un négociant de Nantes, irlandais nommé *Walsh* qu'il savoit affectionné au parti du prétendant. Par un hasard singulier, ce Walsh dont on n'espéroit que quelqu'argent, avoit un corsaire de dix-huit canons, qu'il offrit généreusement, et qu'on équipa en secret. L'actif et infatigable Lally ramassa de tous côtés des armes, des munitions de guerre, et des fonds. Enfin le prince s'embarqua avec ses sept officiers, dix-huit cents sabres, douze cents fusils, et quarante-huit mille francs. Telles étoient les ressources qu'il comptoit opposer à des flottes, à des troupes réglées, à des finances considérables, et à l'opinion publique généralement prononcée en faveur d'un roi affermi sur le trône.

Par une suite des soins du comte de Lally, le corsaire que montoit le prince, fut escorté par un vaisseau du roi de soixante-quatre canons, l'*Elisabeth*, que le ministre de la marine avoit prêté à un armateur de Dunkerque. Cette espèce de faveur s'obtenoit alors, moyennant une somme payée au trésor royal, et l'entretien de l'équipage étoit à la charge de l'armateur. Le roi, à qui appartenoit le vaisseau, et le ministre qui l'avoit prêté, ignoroient également à quel usage on devoit l'employer.

Après huit jours d'une navigation périlleuse, après avoir échappé à la poursuite d'une escadre, le prince tomba dans une flotte marchande qu'escortoient trois vaisseaux de guerre anglais. Le plus fort, portant soixante-dix canons, se détacha pour combattre l'*Elisabeth*; le corsaire que montoit le prince inquiéta le convoi par de fausses manœuvres, et força ainsi les deux autres vaisseaux à ne pas s'en écarter. Insensiblement il gagna le vent, et fit force de voiles vers l'Ecosse, pendant que l'*Elisabeth* soutenoit contre le vaisseau anglais un combat long, opiniâtre et meurtrier, qui fatigua également les deux partis, et dans lequel aucun n'eut d'avantage prononcé.

A la faveur de la nuit, le prince aborda une petite île à-peu-près déserte, au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitième degré. Il attendit le jour pour cingler vers l'Ecosse, dans la crainte d'être enveloppé au milieu des ténèbres; enfin le petit-fils de Jacques II, roi d'Ecosse, débarqua dans un petit canton de ce royaume, appelé *le Moidart.* Quelques habitans, auxquels il se nomma, tombèrent à ses genoux, en protestant de leur impuissance. Ils étoient sans armes, pauvres, et ne mangeoient que du pain d'avoine qu'ils obtenoient, à force de tra-

vail, d'un terrain pierreux et stérile. « Je » cultiverai cette terre avec vous, leur » dit le prince; je mangerai de ce pain, » je partagerai votre pauvreté, et je vous » apporte des armes. »

De tels sentimens exprimés avec la chaleur de la vérité, devoient exciter l'enthousiasme. Ces bonnes gens furent ses premiers soldats. Le bruit de son arrivée se répandit dans les environs. Les Makdonall, les Lokil, les Cameron, les Fraser, chefs d'autant de tribus d'Ecosse, vinrent aussi-tôt se joindre à lui.

Les peuples qui composent ces tribus, habitent un pays montagneux et couvert de forêts d'une étendue de deux cents mille. Les îles Orcades, et celles du Zetland suivent les mêmes usages, et vivent sous les mêmes lois. Ces peuples sont les seuls de l'ancien monde connu, qui aient conservé l'habit de guerre des romains. La rigueur du climat, le travail et la vie sobre auxquels les condamne la nature, les rendent agiles et vigoureux. Ils supportent avec constance les fatigues et la disette. Ils couchent souvent sur la terre, et résistent aux marches les plus pénibles, au milieu des neiges et des glaces. Ils sont soumis à leurs seigneurs, qui ont conservé sur eux les droits féodaux abolis en Angleterre; ainsi ils sont nécessaire-

ment du parti de ceux dont ils dépendent.

Les Irlandais, catholiques-romains comme le prétendant, étoient cependant dans des dispositions toutes différentes. Le pays est plus fertile et mieux cultivé, le peuple étoit plus favorablement traité par la cour de Londres; les manufactures étoient encouragées, par conséquent le commerce fleurissoit, et l'habitant fortuné et tranquille tenoit plus aux douceurs de la vie, qu'aux intérêts des Stuart. Voilà pourquoi l'Irlande ne prit point de part active à la révolution qui se préparoit, lorsque tout en Ecosse concouroit à l'avancer par les armes, ou la favorisoit en secret.

Une autre cause des premiers succès du prince, vint du mécontentement de beaucoup de lords écossais, qui, depuis la réunion des deux royaumes, n'avoient pu avoir entrée au parlement d'Angleterre. La cour avoit négligé de se les attacher par des pensions; ils regardoient donc comme une sorte d'esclavage cette réunion qui ne leur assuroit aucun avantage à eux, ni à leurs tribus, et ils soulevèrent les contrées septentrionales de l'Ecosse.

Quelques autres, que le ministère croyoit avoir gagnés par des largesses ou des emplois, cédèrent à l'enthousiasme géné-

ral, et se réunirent à leurs compatriotes en faveur d'un prince originaire de leur pays, dont le courage, les talens et les vertus étoient encore augmentés par la renommée. Les ducs d'Argile, d'Athol, et de Queensburi restèrent seuls fidèles au gouvernement.

Edouard avoit à peine rassemblé trois cents hommes autour de sa personne, qu'on leva l'étendard royal. C'étoit un morceau de taffetas que Sullivan avoit apporté, qu'on fixa au haut d'une perche. Cette poignée d'hommes se mit en marche, et grossit en avançant, au point que le prince, arrivant au bourg de Fenning, se trouva à la tête de quinze cents montagnards. Il leur distribua les fusils et les sabres dont Lally avoit chargé le corsaire nantois.

Jamais les circonstances n'avoient été plus favorables pour attaquer et abattre le gouvernement. Le roi Georges étoit sur le continent, et il ne restoit pas en Angleterre six mille hommes de troupes réglées. La petite armée du prince, s'augmentant de jour en jour, étoit pleine de courage et de bonne volonté. Edouard conçut les plus brillantes espérances, et prépara tout pour seconder sa fortune. Il s'essaya d'abord contre quelques compagnies du régiment de Sinclair, qui s'a-

vancèrent contre lui des environs d'Edimbourg. Il les défit entièrement, et trente écossais prirent quatre-vingt anglais avec armes et bagages.

Il renvoya alors le vaisseau qui l'avoit apporté, pour donner avis aux rois de France et d'Espagne de son débarquement et de la situation de ses affaires. Les deux souverains lui écrivirent et le traitèrent de frère ; non qu'ils voulussent encore le reconnoître publiquement, mais ils ne pouvoient refuser ce titre d'honneur à sa naissance et à son courage.

Ils commencèrent alors à le secourir sérieusement. Des convois d'armes et de munitions furent expédiés de différens ports. Plusieurs de ces vaisseaux furent pris par les anglais, qui ne cessoient de croiser dans ces mers ; d'autres abordèrent et encouragèrent le parti, qui ne douta plus que la France et l'Espagne ne fissent les plus grands efforts pour rétablir le prétendant.

Les Bourbons étoient loin de prévoir alors que cinquante ans après, les anglais embrasseroient à leur tour la cause d'un autre prétendant, qui, sans qualités comme sans moyens, justifie cette maxime frappante, si heureusement rendue par un de nos poëtes :

Qui nâquit sur le trône, en est rarement digne.

La confiance générale attiroit sans cesse des soldats à Edouard. Il marchoit avec rapidité. Toujours à pied à la tête de ses montagnards, vêtu et nourri comme eux, il leur donnoit en tout l'exemple. Il traversa les cantons de Badenoch, d'Athol, de Perth-Shire ; il s'empara enfin de Perth, une des plus considérables villes de l'Ecosse.

Ce fut là qu'on le proclama solemnellement régent d'Angleterre, de France, d'Ecosse et d'Irlande, pour son père Jacques III. Il est assez extraordinaire qu'il acceptât le titre de régent de France, au moment où il ne pouvoit rien que par la France elle-même ; mais c'étoit un ancien usage auquel peut-être il n'osa déroger, de peur d'indisposer ses troupes, et qui, par son absurdité même, ne pouvoit inquiéter le roi de France.

Le duc de Perth, le lord Georges Murrai arrivèrent alors avec de nouvelles troupes, et prêtèrent serment de fidélité au prince. Des compagnies entières désertèrent pour venir se ranger sous ses drapeaux. Dundée, Drumond, Newbourg lui ouvrirent leurs portes.

Il assembla un conseil de guerre dans lequel

lequel on discuta des opérations les plus importantes. Les avis étoient partagés : le prince vouloit marcher droit à Edimbourg, et déterminer, par la prise de la capitale, la conquête de l'Ecosse. Il avoit des intelligences dans la ville, mais la majorité des habitans tenoit pour le roi Georges ; la place étoit défendue par une garnison, et Edouard manquoit de tout ce qui assure le succès d'un siège. « Il ne » faut, répondit-il à ces objections, que » me montrer pour les faire déclarer » tous. » Son opinion prévaut, on marche sur Edimbourg, on s'empare d'une des portes avant qu'on ait pensé à se défendre. Le gouverneur Guest surpris, se retire dans le château avec ses troupes. L'alarme se répand aussi-tôt dans tous les quartiers ; les uns veulent recevoir le fils de leurs anciens rois, d'autres veulent conserver la ville au gouvernement ; les esprits s'aigrissent, les têtes fermentent ; les magistrats redoutent et veulent éviter la guerre civile ; ils ne trouvent pas d'autre moyen que de se rendre à la porte qu'occupoient les montagnards, et d'y traiter avec Edouard. Le prévôt, nommé aussi Stuart, porta la parole, et demanda, avec un trouble véritable ou apparent, ce qu'il falloit faire : « Tomber à « ses pieds et le reconnoître, » cria quel-

qu'un du milieu de la foule. Ce cri fut répété de toutes parts, et le prince reçu et proclamé dans la capitale.

Ce premier succès, si brillant en apparence, étoit peu de chose tant qu'Edouard n'étoit pas maître du château. C'étoit la seule place véritablement forte où il pût établir des magasins, se retirer en cas de revers, et d'où il pût contenir des habitans dont les dispositions étoient encore incertaines.

Le château d'Edimbourg est situé sur un roc inaccessible, il est défendu par des murailles de douze pieds d'épaisseur, revêtues d'un fossé profond taillé dans la roche. Cette forteresse antique, et par conséquent irrégulière, exige cependant un siége dans les formes, et le prince n'avoit point de canons: il fut obligé de traiter à son tour avec Guest. On convint que les hostilités seroient suspendues de part et d'autre, et que la ville fourniroit des vivres au château.

On sut bien-tôt à Londres les avantages qu'avoit obtenus Edouard. Ce prince, qu'on y regardoit lors de son débarquement, comme un aventurier qui n'étoit pas à redouter, inspiroit déjà des craintes sérieuses. La régence établie par le roi Georges avant son départ d'Angleterre, mit en son nom la tête du jeune prince

à prix. On promit six cents soixante-mille livres de notre monnoie à quiconque le livreroit : l'importance de la somme prouvoit combien on le jugeoit dangereux ; et, par une contradiction singulière, on ne prenoit encore aucune mesure efficace pour le vaincre.

Edouard, maître de la plus grande partie de l'Écosse, proclamé par-tout sur son passage, sembloit autorisé à traiter, de son côté, Georges d'usurpateur. On s'attendoit qu'il répondroit aux proclamations de la régence en se servant des mêmes armes : il donna un exemple de modération bien rare dans un jeune guerrier que ses premiers succès pouvoient énivrer. Il n'opposa aux proscriptions sanguinaires de ses ennemis, que son épée, et la défense rigoureuse à ses adhérens d'attenter à la vie du roi régnant et des princes de sa maison. Une telle conduite fortifia son parti, et rendit sa cause plus respectable.

Il ne négligea rien pour la faire valoir, et pour profiter de cette première ardeur du soldat, qui se ralentit si aisément. Il apprit que le général Cope s'avançoit contre lui avec des troupes réglées, et il sortit aussi-tôt d'Edimbourg pour le combattre. Il conduisoit trois mille montagnards qui étoient toute son armée, et

qui avoient des cornemuses pour trompettes. Les anglais, au nombre de quatre mille hommes, avoient deux régimens de dragons, et six pièces de campagne : Edouard étoit décidé à tout braver. Il monte quelques hommes sur des chevaux de bagage, il avance à marches forcées, il se trouve en présence des anglais à Preston-Pans, et range aussi-tôt sa petite armée en bataille. Il n'avoit ni corps de réserve, ni seconde ligne ; il n'en avoit pas besoin : ses soldats étoient disposés à se battre en furieux. Il tire son épée, et jetant le fourreau au loin : « Je ne la re» mettrai, dit-il, que quand vous serez » libres et heureux »

Ce prince étoit né général. Il avoit remarqué un defilé par où l'ennemi battu, pouvoit faire sa retraite : il détacha cinq cents hommes pour s'en emparer, et il engagea le combat avec deux mille cinq cents montagnards.

Son attaque est si vive, que l'ennemi n'a pas le tems de se servir de son artillerie. Ses montagnards fondent sur les anglais, tirent à vingt pas, et jetent leurs fusils, se couvrent de leurs boucliers, se précipitent entre les chevaux, les tuent avec le poignard, et combattent les hommes le sabre à la main. La force du corps, inutile aujourd'hui dans les batailles, fit

tout dans celle-ci. Les anglais, étonnés d'une manière de combattre nouvelle pour eux, se débandent et fuient de tous côtés; on leur tue huit cents hommes; le reste, ainsi que le prince l'avoit prévu, cherche à se sauver par le défilé; les montagnards, qui les attendent, en font quatorze cents prisonniers; l'artillerie, les bagages, les drapeaux restent au pouvoir du vainqueur; les chevaux des morts et des fuyards lui font à l'instant une cavalerie : cette première victoire ne lui a coûté que soixante hommes.

Le général Cope avoit fui presque seul. La nation, indignée de sa défaite, demanda qu'il fût traduit devant une cour martiale; et celle-ci, contre l'ordinaire de ce genre de tribunaux, qu'égarent souvent la passion ou l'intrigue, prononça que la présence, l'intrépidité du prince et la manière de combattre des écossais, avoient seules décidé la perte de la bataille.

Cependant ce grand nombre de prisonniers embarrassoit le prince. Il n'avoit point de place où il pût les envoyer; il n'étoit pas possible de les faire garder par ses soldats, qu'ils égaloient presqu'en nombre. Il se détermina à les renvoyer, après leur avoir fait jurer de ne porter d'un an les armes contre lui. Il

garda les blessés, les fit soigner comme les siens, et cette générosité lui attira de nouveaux partisans.

Deux vaisseaux, l'un français, l'autre espagnol, chargés d'armes et d'argent, arrivèrent alors sur les côtes. Ils débarquèrent un certain nombre d'officiers irlandais qui étoient au service de France, et qui brûloient de se distinguer aux yeux de celui qû'ils regardoient comme leur légitime souverain : Edouard les employa à discipliner ses troupes.

Le même vaisseau français revint, quelques jours après la victoire de Preston-Pans, au port de Mont-Rose; il apportoit encore de l'argent et des armes, et le frère du marquis d'Argens, si connu par ses écrits, étoit à bord, en qualité d'envoyé du roi de France auprès d'Edouard. Ses affaires prenoient la tournure la plus avantageuse. Il étoit rentré dans Edimbourg, où son armée s'augmenta jusqu'au nombre de six mille hommes. L'ordre commença à s'établir dans toutes les parties. Il avoit une cour, des secrétaires d'etat, des hauts officiers ; le pays fournissoit des subsides réglés ; les anglais ne le menaçoient d'aucun côté ; sa sécurité eût été entière, s'il eût été maître du château d'Edimbourg: il n'avoit pas de grosse artillerie, il ne pouvoit rien entreprendre contre cette forteresse.

A la valeur, à la modération, à la générosité d'Edouard, la régence d'Angleterre avoit d'abord opposé la proscription ; elle essaya ensuite la calomnie, et enfin l'arme du ridicule, toujours sûre en France, mais impuissante sur le flegme anglais. On imprima et on afficha partout que le prétendant venoit renverser la religion dominante, persécuter les anglicans, et substituer le despotisme aux lois du pays : Edouard protestoit que jamais il n'attenteroit à la liberté des cultes, et qu'il respecteroit les immunités du peuple. La régence exigea des fonctionnaires publics une nouvelle formule de serment, conçue en ces propres termes : *J'abhorre, je déteste, je rejette comme un sentiment impie cette damnable doctrine, que des princes excommuniés par le pape, peuvent être déposés ou assassinés par leurs sujets*, *etc.* Edouard répondoit que si quelqu'un avoit à craindre le fer des assassins, c'étoit celui-là seul dont on avoit proscrit la tête. On fit sortir de Londres et de son territoire tous les prêtres catholiques, trop peu nombreux pour être redoutables ; et on ne redoutoit en effet que le courage d'Edouard, une armée conduite par l'enthousiasme qu'échauffoient encore des succès presque prodigieux. Enfin, on fit paroître un journal

qu'on distribuoit gratuitement, dans lequel on comparoit les choses importantes faites pendant le règne de Georges II, aux changemens qui ne devoient pas manquer d'arriver sous la domination d'un prince catholique-romain, les moines rétablis, les édifices publics convertis en couvent, un jésuite confesseur et ministre, plusieurs ports livrés aux français, etc. Les partisans qu'avoit Edouard dans Londres même écrivoient dans le sens contraire, et leur style ambigu, et la modération qu'ils observoient, ne donnoient aucune prise au gouvernement.

Le prince, à qui son ardeur ne permettoit pas de s'occuper long-tems d'une guerre de plume, sortit de nouveau d'Edimbourg, et enleva, l'épée à la main, Dundée, Drumond et Newbourg.

Le roi Georges, de son côté, étoit revenu en Angleterre pour arrêter les progrès effrayans de son adversaire : il s'en alarma au point de ne pas croire les forces nationales suffisantes. Il fit venir six mille hessois, et les garnisons hollandaises de Tournai et de Dendermonde, qui, par la plus précise des capitulations, ne devoient faire aucun service pendant dix-huit mois. Il mit sur pied les milices, il engagea plusieurs seigneurs à lever des régimens à leurs frais; il en fit revenir plusieurs de

Flandres : il mit enfin dans ses préparatifs autant d'activité que la régence avoit marqué de lenteur.

Ses alarmes augmentèrent, et la fermentation s'empara à Londres de tous les esprits, quand on y sut qu'Edouard avoit pris Carlisle, et qu'il avoit poussé jusqu'à Derbi, à trente lieues de cette capitale. Ceux qui n'avoient osé se déclarer hautement pour lui sur des espérances incertaines, cessèrent de se contraindre. On buvoit dans les tavernes à la santé du roi Jacques, quelques ministres prononcèrent son nom dans les prières publiques, le comté de Lancastre lui fournit un régiment entier. Chaque jour, à chaque instant, on apprenoit quelque nouveau succès du prince ; la consternation grossissoit ses avantages et ses forces ; le désordre fut porté à un tel point, que la banque et les boutiques de Londres furent fermées pendant vingt-quatre heures.

Depuis qu'Edouard étoit descendu en Ecosse, ses amis pressoient sans relâche la cour de France de le secourir efficacement. Ils assuroient qu'il étoit facile de débarquer la nuit huit ou dix mille hommes et de l'artillerie. Ils ne vouloient pas de vaisseaux de guerre ; il falloit perdre du tems pour les équiper, et le moindre retard pouvoit être funeste. Ils deman-

doient les bâtimens de transport qui se trouveroient dans les ports de Calais, de Boulogne et de Dunkerque; ils assuroient que, d'une marée à l'autre, ces troupes débarqueroient à la côte d'Angleterre; ils répondoient que dès qu'elles seroient à terre, les trois royaumes se déclareroient; ils désignoient pour les commander, le duc de Richelieu dont la réputation étoit déjà faite en Europe; ils demandoient Lally pour diriger les détails, et servir sous Richelieu : enfin leurs sollicitations furent si vives, si opiniâtres, et les probabilités si bien établies par eux, qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient.

Il est certain que, si le passage eût été libre, la révolution se faisoit; mais on rencontroit par-tout les flottes anglaises, et cette tentative manqua comme celles qui l'avoient précédée. On ne put faire aborder que quelques détachemens, qui passèrent par la mer germanique, et tournèrent ensuite à l'est de l'Ecosse. Le lord Dromond, officier au service de France, débarqua à Mont-Rose avec plusieurs piquets et trois compagnies du régiment Royal-Ecossais. Il se mit aussi-tôt en marche avec ses troupes pour se réunir à l'armée du prince. Par-tout où ils passoient, ils étoient reçus aux acclamations des habitans. Les femmes alloient au-devant

d'eux, et conduisoient les chevaux des officiers par la bride ; dans chaque maison ils trouvoient des rafraîchissemens ; c'étoit à qui les logeroit.

Cependant Edouard touchoit au moment qui devoit décider de son sort ; il le sentoit, et il se servit de tous les moyens qui étoient en son pouvoir. Il répandit des manifestes qui pressoient la nation de se joindre à lui ; il promettoit à tous protection et justice ; il protestoit qu'il traiteroit les prisonniers comme on traiteroit les siens ; il renouveloit la défense d'attenter à la vie du roi Georges. Ces proclamations, remplies d'ailleurs de sentimens d'humanité, furent brûlées à Londres par la main du bourreau.

Déjà les avant postes des deux partis s'étoient livrés de ces combats partiels qui ne décident rien, mais qui mènent à une affaire décisive. Edouard, trop avancé dans un pays qui ne se déclaroit pas pour lui, craignoit que les milices répandues dans le comté de Lancastre, ne coupassent ses communications, et ne le forçassent à se rendre faute de vivres. Toujours impatient de combattre, il fut cependant contraint de reculer, et de rentrer en Ecosse. Pendant cette marche, son armée s'augmentoit ou diminuoit selon les besoins des soldats, à qui il ne pouvoit

payer de solde réglée, et que par cette raison il n'étoit pas possible de soumettre à un service régulier. Il lui restoit pourtant environ huit mille hommes, lorsqu'il sut que l'ennemi étoit à six milles de lui, près des marais de Falkirk, et en nombre infiniment supérieur. Il n'en marcha pas moins à eux, et leur présenta aussi-tôt la bataille. Ses montagnards se battirent de la même manière qu'à Preston-Pans, et avec le même avantage. Un orage, qui souffloit au visage des anglais, les favorisa encore ; mais leur impétuosité leur devint fatale : ils se trouvèrent débandés, rompus et mêlés parmi les anglais, qui gardoient leurs rangs. Le prince vit le danger, et les fit reculer. Six piquets de troupes françaises les couvrirent, soutinrent et rétablirent le combat, et leur donnèrent le tems de se rallier. Ils revinrent à la charge avec une nouvelle fureur, et enfoncèrent enfin les lignes anglaises. Les dragons s'enfuirent les premiers, et entraînèrent l'infanterie ; les généraux, les officiers, furent contraints de suivre la foule. Ils se jetèrent en désordre dans leur camp, entouré de marais, et défendu par des retranchemens.

Edouard, maître du champ de bataille, résolut d'achever la victoire, et de forcer le camp, malgrés les ténèbres, et l'orage dont

dont la violence redoubloit ; il ne s'arrêta que pour donner le tems à ses montagnards de chercher et de retrouver leurs fusils, que, selon leur méthode ordinaire, ils avoient jetés au commencement de l'action ; il marcha aux retranchemens l'épée à la main. Les anglais, déjà vaincu par la terreur, se dispersèrent et fuirent une seconde fois du côté d'Edimbourg. Leurs tentes et leurs équipages furent les garans de cette double victoire.

Ces trophées, qu'Edouard devoit à son intelligence autant qu'à sa valeur, faisoient beaucoup pour sa gloire, et rien pour la décision de cette grande affaire. Ces actions fréquentes l'affoiblissoient insensiblement, et le duc de Cumberland s'avançoit en Ecosse avec des troupes fraîches. Il entra à Edimbourg, et se réunit aux débris de l'armée vaincue à Falkirk, et à la garnison du château. Il en sortit à la tête de toutes ces forces pour chercher le prince Edouard.

Celui-ci, convaincu plus que jamais de la nécessité de s'assurer d'une place forte, assiégeoit le château de Sterling. L'approche du duc de Cumberland le força à lever le siége, et de se retirer dans Inverness. Le duc ne lui donna pas de relâche ; il passa la riviere de Spée, et se présenta à la vue d'Inverness. Edouard qui doutoit

des dispositions des habitans, sortit de la ville, et se prépara à une bataille dont le résultat le portoit sur le trône d'Angleterre, ou le faisoit déclarer *rebelle et traître* à son roi.

Nous avons vu des armées de cent mille hommes, en Allemagne, en Flandres, en Italie, décider à peine de la prise d'une citadelle ; ici le destin de trois royaumes va dépendre de onze mille hommes du côté des anglais, et de sept à huit mille de celui du prétendant. Si Edouard est battu, son parti est éteint pour jamais ; s'il est vainqueur, le chemin de Londres lui est ouvert, et la couronne l'attend.

Les deux armées se trouvèrent en présence à deux heures après midi, près d'un village nommé *Culloden*. Le duc de Cumberland avoit l'avantage du nombre, une forte cavalerie, et une artillerie parfaitement servie. Les anglais avoient en lui la confiance que méritoit le général qui avoit si bien dirigé leur bataillon carré à Fontenoi. Ils étoient encore animés par le désir d'effacer la honte de deux défaites de Preston-Pans et de Falkirk.

Edouard, au contraire, ne livroit bataille que parce qu'il ne pouvoit se maintenir dans Inverness. Celui qu'on force au combat, a rarement l'avantage de la position, et il n'est jamais poussé par ces

pressentimens intérieurs attribués, je ne sais pourquoi, à une cause surnaturelle, mais qui font toujours faire de grandes choses, parce qu'ils exaltent l'imagination : c'est ce qui arriva à Culloden. Les écossais se présentèrent mal ; ils n'attaquèrent point à leur manière accoutumée. Cette façon de combattre n'étonnoit plus les anglais, mais ils la jugeoient toujours dangereuse. Les premières décharges de l'ennemi mirent le désordre parmi les montagnards. Les français firent la même manœuvre qu'à Falkirk, ils se portèrent en avant ; mais les écossais ne se rallièrent point, et les laissèrent seuls exposés au feu. Les français furent forcés de plier à leur tour, et la déroute devint générale. Edouard blessé fut entraîné par la multitude, obligé de fuir, et de renoncer à toutes ses espérances, ayant à peine perdu neuf cents hommes. Le reste se dispersa du côté d'Inverness, poursuivi sans relâche par les vainqueurs. Le prince, suivi de quelques officiers, fut obligé de passer une rivière à la nage, et de l'autre bord il vit les flammes, et entendit les cris de cinq à six cents montagnards qui s'étoient réfugiés dans une grange, et que les anglais brûlèrent impitoyablement. Le gain de cette bataille, qui termina cette guerre, ne leur coûta que cinquante hom-

mes tués, et deux cents cinquante blessés.

Parmi les prisonniers que fit le duc de Cumberland, étoient tous les officiers français. L'envoyé du roi de France près d'Edouard, vint se rendre lui-même au duc dans Inverness ; et ce qu'il y eut d'extraordinaire, on lui amena trois dames écossaises, qui avoient combattu avec le prince à Preston-Pans, à Falkirk et à Culloden. Une quatrième, madame Séford, commandant un corps de montagnards qu'elle avoit levés elle-même, fut assez heureuse pour s'échapper.

Le duc de Cumberland sentoit la nécessité de disperser sans retour les rebelles (ce fut ainsi qu'on les nomma alors ; en politique, le malheur fait les criminels :) il ne leur donna pas le tems de respirer. Les soldats, à la faveur de leur obscurité, se cachoient aisément, ou se retiroient dans leurs montagnes. Les officiers se rendoient, dans l'espoir d'obtenir grace ; plusieurs furent livrés par ces mêmes écossais qui la veille combattoient sous eux, ou qui formoient des vœux secrets pour le prétendant. Edouard, Sullivan, Shéridan et quelques autres se réfugièrent d'abord dans les ruines d'un fort, dont la faim les chassa bientôt. A mesure qu'ils marchoient, la misère se faisoit sentir davantage ; le chagrin les aigrit, ils en

vinrent aux reproches; la division suivit; à chaque instant il s'en détachoit quelques-uns: Edouard resta seul enfin avec Shéridan et Sullivan.

Il marcha avec ses deux amis cinq jours et cinq nuits, sans oser s'arrêter, en proie à ce qu'ont d'horrible la fatigue, la famine, et sur-tout le souvenir des espérances les mieux fondées, et si complètement évanouies. Des détachemens anglais étoient répandus partout, et les soldats cherchoient le prince avec un acharnement que soutenoit la somme promise à qui le livreroit. Il étoit à pied, ses habits étoient en lambeaux, sa blessure sans appareil. L'excès des revers même aigrit son courage, et jamais peut-être il ne fût plus grand qu'au milieu des plus affreuses calamités.

Je vais me répéter souvent, sans doute. Une continuité de malheurs uniformes ramènent les mêmes situations, et par suite les mêmes expressions.

Edouard arriva à un petit port nommé Arizaig, abusé par l'espérance de pouvoir s'y embarquer. Deux navires de Nantes, qui apportoient de l'argent, des soldats et des vivres, faisoient voile précisément vers ce port, et soutinrent un moment l'illusion. On lui rapporte qu'on le cherche dans Arizaig même; il est forcé de

s'éloigner avant que ces deux bâtimens aient abordé : il n'a pas fait deux mille, qu'il apprend que ces navires ont touché au port, et qu'à la nouvelle de la défaite de Culloden, ils sont retournés en France.

Onel, officier irlandais au service d'Espagne, étoit venu dans un de ces vaisseaux. Il refuse de se rembarquer; il cherche, il trouve le prince n'attendant plus que la captivité où la mort. Il lui dit que l'île de Stornai, la derniere au nord-est de l'Ecosse, est une retraite à-peu-près sûre dans ces premiers momens : Edouard, touché du dévouement d'Onel, lui accorde aussitôt sa confiance, et se laisse conduire. Onel détache une barque de pêcheurs; Sullivan, Shéridan et lui rament tour-à-tour : ils arrivent dans l'île. A peine débarqués, ils apperçoivent dans l'éloignement un gros de soldats, il reconnoissent l'uniforme de l'armée anglaise; ils n'ont que le temps de se jeter dans un marais; ils y passent la nuit, couverts par des roseaux, et dans l'eau jusqu'aux reins. Au point du jour, ils remontent dans leur petite barque, et se remettent en mer, sans provisions, et sans savoir où se retirer. Un brouillard épais les rends plus incertains encore ; ce

brouillard tombe, ils se trouvent au milieu d'une flotte anglaise.

Le prince alors oublie sa blessure, et prend un aviron : tous quatre forcent de rames pour gagner une petite île déserte bordée de rochers, inaccessible aux vaisseaux et même à leur chaloupe. Ils échappent encore à ce danger ; ils passent au milieu des ennemis, qui ne soupçonnent pas que c'est le fils du prétendant qui fuit devant eux. Ils parviennent aux bas-fonds qui environnent l'île, ils se jettent à la mer, et tirent à force de bras leur nacelle derrière un rocher.

Il ne leur restoit qu'un peu d'eau-de-vie : des coquillages et quelques poissons secs, abandonnés par des pêcheurs sur la plage, soutinrent leur déplorable existence. Ils se cachèrent dans le creux d'une roche, jusqu'à ce que les vaisseaux ennemis fussent hors de vue. Ils repartirent alors; ils ramèrent d'île en île, cherchant par-tout un asyle qu'ils ne trouvoient nulle part : ils eurent cependant quelques momens de repos dans l'île de Wight. De pauvres gens les reçurent et leur donnèrent quelques vivres. Ils se proposoient de se refaire de tant de fatigues, lorsque des milices anglaises débarquèrent dans l'île. Ils furent réduits à passer trois jours et trois nuits dans une caverne, abandon-

nés de ceux qui les avoient d'abord secourus : on aide les infortunés, on ne se sacrifie pas pour eux.

Ils se crurent trop heureux de trouver le moment de se rembarquer. Ils se sauvèrent encore dans une autre île déserte, où ils manquèrent absolument de tout. Forcés de se remettre en mer, et n'osant gagner le large avec une barque aussi frêle, il ne restoit qu'un parti à prendre; c'étoit de retourner en Écosse, au risque d'être pris par les anglais, qui sans cesse parcouroient le rivage : il falloit mourir de faim, ou s'y déterminer.

Ils rentrent donc dans leur nacelle, presque sûrs de trouver la mort sur ces côtes où Edouard avoit un instant donné la loi. Ils y descendirent la nuit, et marchèrent à l'aventure, couverts de haillons que leur avoient donnés des montagnards. Au point du jour, ils rencontrèrent une jeune demoiselle à cheval, suivie d'un domestique. La jeunesse et ce sexe font naître au moins la sécurité, il falloit s'ouvrir à quelqu'un. Le prince aborda la jeune personne; c'étoit une demoiselle Makdonall, dont la famille étoit attachée aux Stuart : le prince l'avoit vue pendant le cours de ses succès, et se déclara à elle. Mademoiselle Makdonall fondit en larmes, en le retrouvant dans cet état. Le prince et ses

amis s'attendrirent avec elle ; ils pleurérent tous ensemble, et la douleur de la jeune écossaise s'accrut encore en pensant qu'elle ne pouvoit rien pour un prince exposé aux dangers les plus cruels et les plus certains. Elle lui conseilla cependant de s'enfoncer dans une caverne profonde qu'elle lui montra au pied d'une montagne voisine. Non loin de-là étoit la cabane d'un montagnard sur la fidélité duquel il pouvoit compter. Elle lui promit enfin de l'y venir prendre, ou de lui envoyer un guide sûr, si la fuite devenoit possible.

Edouard et ses estimables compagnons se réfugièrent dans cette autre caverne. Le paysan les secourut autant que le permettoit sa pauvreté : il leur donna ce qu'il avoit de farine d'orge, détrempée dans de l'eau. Deux jours passés dans ce lieu obscur et humide, empirèrent l'état du prince, déjà malade. Son corps se couvrit de boutons purulens et d'ulcères ; les provisions du montagnard étoient épuisées, et les proscrits ne voyoient paroître personne.

Ils commençoient à désespérer, lorsqu'un homme envoyé par mademoiselle Makdonall, se présenta à l'entrée de la caverne. Il leur avoua qu'il étoit impossible de trouver un vaisseau pour les pas-

ser en France; que la seule ressource qui leur restoit, étoit de se cacher dans la petite île de Benbécula, chez un pauvre gentilhomme qui les recevroit volontiers, et chez qui mademoiselle Makdonall se trouveroit à leur arrivée.

Ils attendent la nuit, ils se hasardent à descendre au rivage, ils retrouvent la barque qui les a apportés, ils passent à Benbécula. Mademoiselle Makdonall s'étoit embarquée à quelques milles de là, pour les aller joindre, et se concerter avec eux sur les moyens de pourvoir à leur sûreté.

Ils arrivent à la maison du gentilhomme, qu'on leur a indiquée. Ils apprennent que cette nuit même, des satellites du gouvernement se sont emparés de lui et de sa famille. Le prince et ses amis se sauvent dans des marais, et y passent la journée. Vers le déclin du jour, Onel s'expose à tout, et sort de la boue et des joncs pour aller à la découverte. Il trouve mademoiselle Makdonall dans une chaumière; il se croit hors de danger, lui et ses compagnons : elle lui déclare qu'elle espère sauver le prince, en lui faisant prendre des habits de femme qu'elle a apportés avec elle; mais elle ajoute qu'elle ne peut sauver que lui, et qu'une personne de plus la rendroit suspecte. Onel,

Sullivan et Shéridan ne balancent point: ils se sacrifient au salut d'Edouard, l'embrassent en pleurant, s'éloignent, et s'abandonnent à leur fortune.

Le prince, sous ses habits de femme, suit mademoiselle Makdonall : elle le conduit dans l'île de Skie. La maison où ils sont retirés, est tout-à-coup investie par des soldats. Edouard, sans se troubler, va leur ouvrir lui-même, et n'en est pas reconnu. Cependant le bruit se répand bientôt que le prince est dans l'île; les perquisitions recommencent: il faut fuir de nouveau. Il se sépare de mademoiselle Makdonall, il marche dix mille sans savoir où il va, et toujours sur le point d'être pris. Prêt à succomber de lassitude et de besoin, il arrive près d'une maison d'assez belle apparence; il s'informe, il apprend que le propriétaire avoit constamment tenu pour le gouvernement. Trop généreux lui-même pour ne pas croire à la générosité, il entre, il se nomme, et adresse au gentilhomme ces propres paroles: « Le fils de votre roi » vient vous demander du pain et un ha- » bit. Je sais que vous êtes mon ennemi; » mais je vous crois assez de vertu pour » ne pas abuser de ma confiance et de » mon malheur. Prenez les misérables » vêtemens qui me couvrent, et gardez-

» les : vous pourrez me les apporter un
» jour dans le palais des rois de la Gran-
» de-Bretagne. » La délation n'entroit pas encore dans le code des nations civilisées : le gentilhomme fit ce qu'Edouard devoit attendre d'un homme d'honneur. Il le vêtit, le nourrit, le logea, et lui donna les moyens de sortir de l'île.

Arrêté depuis pour l'avoir reçu, et traduit devant la cour établie à Edimbourg pour juger les rebelles, ce gentilhomme répondit avec franchise aux interrogations de ses juges ; il leur rendit les paroles que lui avoit adressées le prince, et sa justification se réduisit à ces mots : « Que
» celui de vous qui, dans une telle cir-
» constance, eût pris sur lui de le trahir,
» prononce le premier mon arrêt de mort. »
Il fut renvoyé absous.

Edouard, sans cesse environné d'ennemis, ne savoit plus où trainer sa misère. Il pensa que la tribu du Morar, qui lui étoit généralement attachée, l'accueilleroit dans sa détresse. Il repassa donc en Ecosse; il erra dans le Lokaber et dans le Badenoch. Ce fut là qu'il apprit que sa bienfaitrice mademoiselle Makdonall étoit aussi arrêtée, que ses partisans qui s'étoient dérobés aux recherches, étoient condamnés par contumace ; et enfin que deux bâtimens légers, expédiés de Fran-

ce,

ce, avoient abordé heureusement la côte occidentale de l'Ecosse, à l'endroit où ce prince étoit d'abord descendu seize mois auparavant. Ce qui prouve invinciblement que le parti n'étoit pas comprimé, c'est que ces deux vaisseaux étoient mouillés depuis trois mois près des côtes, sans que personne en donnât avis au gouvernement.

Pendant ce tems on avoit inutilement cherché le prince. Edouard, craignant de se confier, se déroboit également à tous les yeux. Trouvé et armé enfin par des serviteurs que l'inutilité de leurs premières démarches n'avoit point rebutés, il arriva par les montagnes, et à travers mille dangers, à l'endroit où il devoit s'embarquer. Il vogua heureusement jusqu'à la vue de Brest, et il en trouva le port bloqué par une escadre anglaise: il fallut changer de direction. Il regagna la haute mer, et tourna ensuite du côté de Morlaix: une division anglaise y croisoit. Il échappa encore à ce nouveau peril, et débarqua enfin au port de Saint-Paul-de-Léon, avec quelques amis qui l'avoient rejoint au moment de son embarquement.

Pendant qu'Edouard erroit, poursuivi d'île en ile, et de caverne en caverne, le duc de Cumberland entroit triomphant dans Londres, et le roi Georges effrayoit, par l'appareil de la justice, ceux qui te-

noient encore intérieurement pour son compétiteur au trône. Il commença par faire porter dans les rues de Londres les drapeaux pris à Culloden. L'étendard royal du prince étoit entre les mains du bourreau ; les autres étoient traînés dans la boue par des ramoneurs de cheminée, et tous furent brûlés par le bourreau.

Cette misérable farce, qui prouvoit seulement combien Edouard avoit paru redoutable, fut le prélude des scènes tragiques qui se multiplièrent bientôt. On exécuta d'abord dix-sept officiers, qu'on traîna sur la claie au lieu du supplice ; on les pendit, on leur fendit le ventre, on leur arracha le cœur, et on leur en battit les joues. Deux jours après, trois pairs écossais furent condamnés à perdre la tête.

Les lords anglais Balmerino, Kilmarnoch et Cromarty, furent jugés par les pairs d'Angleterre. Tous trois, convaincus d'avoir porté les armes pour le prétendant, furent condamnés à mort. Lady Cromarty enceinte, et déjà mère de huit enfans, alla avec eux se jeter aux pieds du roi, et obtint la grace de son mari : les deux autres furent décapités. Le gouverneur de la tour ayant selon l'usage crié : *Vive le roi Georges*! Balmerino cria tout haut : *Vive le roi Jacques et son digne fils*! et il présenta la tête.

La vengeance s'étendit sur tous ceux qui avoient pris part à la rebellion. On en fit mourir vingt à Carlisle, trente à Jorek, soixante-dix à Penrith et à Brumpton, et cinquante-six à Londres. Un prêtre anglican avoit demandé l'évêché de Carlisle à Edouard, pendant qu'il étoit maître de cette ville ; il fut condamné à mort, et conduit au gibet revêtu des habits pontificaux. Enfin on fit tirer au sort les soldats et les bas-officiers qu'on put prendre : on en supplicia un sur vingt ; les autres furent déportés aux colonies.

De toutes les victimes de la rigueur de Georges, celle que plaignirent également les deux partis, fut le lord Devenwater. Son frère ainé, qui, dès 1715 avoit pris les armes pour le prétendant, avoit eu la tête tranchée à Londres ; son frère cadet, employé au service de France, et pris par les anglais pendant le cours de cette dernière révolution, avoit subi le même sort. Devenwater voulut que son fils, encore enfant, montât sur l'échafaud ; et il lui dit : « Soyez couvert de mon sang, » et apprenez à mourir pour vos rois. »

Enfin le dernier pair qui tomba sous la hache du bourreau, fut le lord Lovat, âgé de quatre-vingts ans. Il marqua la plus grande fermeté, et, avant de recevoir le coup, il répéta ces vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro patriâ mori.

Il sembloit qu'Edouard, rentré en France, n'avoit plus à redouter que de mener une vie obscure, insupportable aux hommes qui se sentent nés pour de grandes choses : un dernier coup lui étoit réservé, et ce fut de tous celui auquel il se montra le plus sensible.

Trois ans après sa triste expédition, la France et les puissances alliées, également épuisées et lasses de la guerre, envoyèrent des ministres à Aix-la-Chapelle pour traiter de la paix. La première condition qu'y mirent les anglais, fut que Louis XV renverroit de ses états le fils du prétendant. Les plénipotentiaires de France observèrent que cette paix même alloit mettre le prince dans l'impossibilité de rien entreprendre. Les ministres du roi Georges insistèrent, et on ne crut pas devoir recommencer la guerre uniquement pour les intérêts d'Edouard. Il fut sacrifié au repos de la France.

Quand on lui annonça qu'il falloit sortir du royaume, il répondit que le roi lui avoit promis de ne jamais l'abandonner, et qu'il ne partiroit point. Son caractère, aigri par tant de revers, le fit résister aux remontrances, aux prières, et enfin aux ordres les plus précis. On se

crut obligé alors de s'assurer de sa personne, et on vint pour l'arrêter. Il se défendit; mais il fut pris, chargé de fers, jeté dans un fiacre, et conduit en prison, d'où on le tira bientôt pour le mener hors des frontières. Depuis ce tems, ce prince, qui par sa jeunesse et ses qualités méritoit un meilleur sort, vécut ignoré de toute la terre, et avec lui s'éteignit cette longue suite de rois si constamment infortunés.

CHAPITRE II.

Mon oncle Thomas reparoît sur la scène.

Qu'est-ce qu'un roman ? Un ramas d'événemens imaginaires qui amusent ou ennuient, et qu'on oublie après les avoir lus. Qu'est-ce que l'histoire ? Des faits réels, défigurés, tronqués, mutilés par l'erreur ou la passion de l'écrivain. L'historiographe d'un roi fait des hommes libres des brigands ; l'historiographe républicain veut que tous les rois soient des tigres ; les écrivains qui ne tiennent à aucun parti (l'abbé de Vertot, par exemple) adoptent tel héros, ajoutent à ses quali-

tés, et transforment quelquefois ses vices en vertus. Cet abbé de Vertot, puisque je tiens celui-là, écrivoit l'histoire de Malte; il en étoit au siège de Rhodes ; il attendoit sur ce siège des mémoires qui n'arrivoient pas ; il s'érige en généralissime du grand-turc et en grand-maître de l'ordre de Malte : il attaque la place, il la défend, il la prend enfin, et les mémoires arrivent au moment où l'abbé finissoit de conquérir l'île entière. Les mémoires ne ressembloient pas du tout à ce qu'il avoit imaginé : « J'en suis fâché, dit-il, mon » siège est fait ; je ne le recommencerai » pas. »

Lequel vaut mieux, à votre avis, ou du roman qui s'oublie, ou de l'histoire qui vous burine l'erreur sur le périoste du crâne? L'un et l'autre n'ont de valeur, selon moi, que celle que veut bien leur accorder le lecteur, et tous deux ressemblent à la lanterne magique, où on voit paroître tour-à-tour le soleil et la lune, le mitron, le père éternel, et madame Cigogne. Je vous ai si longuement entretenu de princes, de montagnards, de rois, de palais, de cavernes, de succès et de défaites ; je reviens à mon oncle Thomas, et ce que je vais vous raconter est aussi vrai que le siège de Rhodes par l'abbé de Vertot ;

vous en retiendrez ce qu'il vous plaira.

Le régiment de Lally étoit en garnison à Nantes lorsqu'Edouard s'y embarqua, et voilà pourquoi le comte y avoit fait venir mon oncle. Il espéroit obtenir un ordre du ministre, pour faire passer le régiment avec le prince ; on lui refusa l'ordre, et voilà pourquoi le régiment resta à Nantes. Mais comme monsieur de Lally pensoit à tout, il prévit que pendant la traversée sa majesté future auroit besoin d'un garçon de chambre et d'un marmiton pour le service de sa personne et de sa table, d'un musicien pour l'amuser à bord, et d'un trompette pour rassembler les montagnards à terre ; mon oncle n'étoit pas porté sur les contrôles du régiment, et voilà enfin pourquoi on le fit partir avec le royal aventurier.

Thomas, qui n'avoit jamais respiré l'air de la mer, eut mal au cœur en mettant le pied sur le vaisseau ; ce qui fut cause qu'on l'envoya dans l'entrepont, où il coucha entre un sac de biscuit et une bouteille de rum, rendant sans cesse, et réparant à mesure qu'il rendoit. Il ne guérit qu'en descendant en Ecosse ; ce qui fut cause encore que le prince ne s'occupa point de lui, et l'avoit même oublié. Mais dès qu'Edouard eut touché la terre ferme, et salué le sol natal de ses pères, Thomas

sortit de son trou ; dès que dix à douze montagnards se furent rassemblés autour du prince, il tira de sa poche son *turlututu*, et tantôt fifre, tantôt jouant de la cornemuse, quelquefois tambour, plus souvent soldat, insensible au péril, et sabrant quelqu'anglais quand il en trouvoit l'occasion, il avoit aidé à vaincre à Preston-Pans, à Falkirk, et, lors de la déroute de Culloden, il avoit la perspective d'être bientôt maître de musique de la chapelle du roi Jacques, ou tambour-major de son régiment des gardes, ou page, ou aide de cuisine ; mais cette chienne d'affaire, en ruinant les espérances du prince, envoya les siennes au diable. Trop heureux de n'être pas sabré, il couroit avec les autres aussi vîte que le permettoient ses jambes courtes encore, lorsque trois ou quatre dragons anglais, qui couroient aussi, et beaucoup plus vîte que lui, parce qu'ils étoient à cheval, le décidèrent, non pas à les attendre,

(*La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile.*)

mais à se coucher parmi les morts, pour les laisser passer.

Le dernier qui passa, j'entends le dernier cheval, lui pinça l'oreille avec le bout de son fer, et la pinça si bien, que mon oncle en sauta deux pieds de haut,

et en retombant, il vit qu'il étoit seul avec des morts, et par conséquent maître de prendre le parti qu'il aviseroit dans sa sagesse. Il commença par faire de son uniforme ce qu'il avoit fait à Paris de la livrée de monsieur l'ambassadeur. Il le quitta, parce qu'il sentoit que ce ne pouvoit pas être un titre de recommandation dans la circonstance actuelle; et par suite de cette idée, il pensa qu'il valoit mieux ce jour-là ressembler à un anglais qu'à qui que ce fût au monde. D'après ce raisonnement, il chercha si, parmi ceux qui venoient d'avoir la complaisance de se faire tuer pour une affaire qui ne les regardoit pas, il n'en trouveroit pas un à-peu-près de sa taille.

Un jeune enseigne de son âge, que le lord son père avoit envoyé à la guerre, au lieu de l'envoyer à l'école, étoit aussi parmi les morts. Habit rouge, paremens et revers bleus, agrémens en argent, sabre à monture du même métal, la montre au gousset, et sans doute une bourse bien fournie dans la poche : mon oncle trouva très-convenable de s'accommoder de tout cela, et il se mit en devoir de dépouiller le mort.

Le jeune enseigne, qui avoit de paroître tel, les mêmes raisons que mon oncle, et qui se portoit aussi bien que lui, ne vit

pas plutôt à quel ennemi il avoit affaire, qu'il se mit sur son séant, et reprit son sabre. Mon oncle, étonné d'abord d'un mouvement auquel il ne s'attendoit pas, se remit bientôt, et chargea l'anglais en jurant qu'il auroit sa dépouille. Voilà mes deux lurons attaquant, parant, avançant, reculant, et s'alongeant par fois des coups de sabre à se pourfendre tous deux. La lame de mon oncle s'engage dans la monture de son adversaire; il fait un saut en arrière, et retire son fer si vivement, qu'il tranche net le petit doigt de milord à la première phalange: milord, qui voit son sang pour la première fois, se croit mort tout de bon, et demande quartier. Mon oncle vainqueur lui donne la vie, mais il le déshabille complétement: il ne lui fait pas même grace de son caleçon.

J'avois envie de mettre ce *grand combat sanglant* en grands vers bien ronflans; mais j'ai pensé qu'il pouvoit fournir une épisode à quelque poëte épique, et je lui en ai laissé le plaisir.

Mon oncle, vêtu en officier d'importance, prit tranquillement le chemin d'Inverness. Il saluoit de la main les anglais qu'il rencontroit; il rioit, en voyant les écossais fuir devant lui d'aussi loin qu'ils l'appercevoient: il entre enfin dans la ville, persuadé de sa bonne

mine, et plus encore du besoin de dîner.

Il cherche dans le gousset de l'enseigne, et il y trouve une trentaine de guinées. Rassuré sur son existence, il va droit à la meilleure auberge, qu'il connoissoit parce qu'Édouard y logeoit la veille : elle étoit occupée alors par le duc de Cumberland et son état-major.

Le tavernier, très-poli ce jour-là envers les officiers anglais, salue respectueusement mon oncle, et l'invite à le suivre. Mon oncle, pendant sept à huit mois passés dans les montagnes, avoit appris passablement l'écossais ; il ne se fit pas répéter l'invitation, il marche sur les pas de son guide. Celui-ci le mène à une chambre d'où s'exhaloit une odeur délicieuse ; il ouvre la porte, Thomas entre, et trouve à table le général anglais et sa suite.

Sa position étoit embarrassante. S'enfuir, c'étoit se déceler, et il eût été pris à quatre pas ; rester étoit aussi dangereux : des deux partis, il choisit celui qui le flattoit le plus ; il se mit aussi à table.

Le duc, choqué d'une familiarité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, en marqua son mécontentement à ses officiers. Mon oncle ne savoit pas un mot d'anglais ; il ne se doutoit pas qu'il fût question de lui : il mangeoit avec avidité, et avoit

grand soin de se servir les meilleurs morceaux. Il réfléchit cependant qu'aussi-tôt qu'on lui adresseroit la parole, la fourberie seroit découverte ; mais il pensa en même tems qu'on ne lui feroit pas rendre ce qu'il auroit avalé, et il se décida à boire et à manger jusqu'à ce qu'on le mît à la porte.

Le duc connoissoit l'uniforme. Il savoit que le lord un tel avoit son fils enseigne dans le régiment ; il avoit vu le père à la cour, il ne connoissoit pas le fils, et par égard pour le premier, il marqua de l'indulgence au second : Il s'amusa même de sa voracité, et de tems en tems il lui adressoit quelques mots. Mon oncle le regardoit d'un air bête, ne répondoit rien, voyoit l'orage qui se formoit, mais ne perdoit pas un coup de dent.

Le duc, étonné du silence de l'insatiable mangeur, demanda à ses officiers ce qu'ils en pensoient. Ils crurent que la frayeur, naturelle à un enfant de cet âge, avoit dérangé ses organes : le duc ajouta qu'au moins elle ne lui avoit pas ôté l'appétit.

On n'est pas long-tems à table après une victoire, lorsqu'il reste des ennemis à poursuivre. Déjà la générale battoit dans tous les quartiers de la ville, et le colonel du régiment dont mon oncle portoit

toit l'uniforme, entra pour prendre les ordres de son général.

Imaginez-vous la surprise de cet officier en voyant son habit sur le corps d'un inconnu ; figurez-vous mon oncle, interdit de la manière dont le regarde le colonel, laissant tomber sa fourchette, et n'ayant pas la force de mâcher son dernier morceau ; voyez enfin le duc de Cumberland demandant l'explication d'un tableau muet auquel il n'entend rien encore, mais qui annonce quelque chose d'extraordinaire.

Le colonel répond qu'un drôle, et peut-être un espion, a endossé l'uniforme de son régiment. Il prend mon oncle par une oreille ; c'étoit justement celle qu'avoit foulé le cheval du dragon, et la douleur qu'éprouve le patient, lui fait pousser un *god dam* qui lui vaut un soufflet et un coup de pied au cul. Il répond encore à cela par de nouveaux *god dam*, et c'est tout ce qu'il pouvoit dire : c'étoit le seul cri qu'il eût entendu des anglais vainqueurs ou en fuite, et ce mot, employé dans tous les cas, lui paroissoit *le fond de la langue*.

Cependant le duc de Cumberland fait cesser les voies de fait, et interroge lui-même l'espion prétendu. A chaque interpellation, Thomas répète son *god dam*

du ton le plus humble. Tout le monde se regarde, on ne sait que penser, lorsque mon oncle, très-inquiet du dénouement, s'écrie en français : « Sacredieu ! où me » suis-je fourré ! »

Le duc et la plupart de ses officiers savoient notre langue ; elle fait partie, en Angleterre, de l'éducation : dès-lors on commença à s'entendre. Mon oncle, interrogé dans son idiôme naturel, répond avec précision et originalité : il raconte les faits, il intéresse, il amuse. Une seule chose tracassoit le colonel ; c'étoit de savoir où il retrouveroit son enseigne, que son père lui avoit expressément recommandé. D'ailleurs il ne croyoit pas que mon oncle fût coupable pour s'être battu bravement, et le duc lui pardonna volontiers d'avoir dîné à ses dépens.

Les anglais aiment les gens de cœur, parce qu'ils en ont, et sans cela nous n'aurions pas de mérite à les battre. Ceux-ci demandèrent à mon oncle s'il vouloit servir le roi d'Angleterre : il répondit que pourvu qu'on l'habillât et qu'on le nourrît, il lui étoit égal de jouer du fifre pour Jacques ou pour Georges. Aussi-tôt on lui fait quitter l'habit de l'enseigne, on lui en donne un de trompette, on lui met un cheval entre les jambes, et le voilà

sonnant la charge contre Edouard, pour qui quatre heures auparavant il sonnoit la retraite. Cette conduite n'étoit pas très-régulière, mais mon oncle ne se piquoit pas de régularité.

Le petit lord, resté nu sur le champ de bataille, n'etoit pas si madré que Thomas. Il passa à se désoler deux heures qu'il pouvoit employer plus utilement; il finit enfin par où il auroit dû commencer. Il s'enveloppa le doigt d'un mouchoir qu'il trouva dans la poche d'un vrai mort, il endossa la défroque de mon oncle, et prit tristement le chemin d'Inverness. Arrivé aux avant-postes, il est pris pour un français qui ne sait où donner de la tête, et qui vient se rendre prisonnier avec les autres. Le cerveau encore échauffé par la poudre et l'eau-de-vie, deux anglais le saisissent brutalement; il veut s'expliquer, on ne l'écoute point; il résiste, on le bourre, et on le traîne dans une cave où on l'enferme, au pain et à l'eau, avec une soixantaine de malheureux que le défaut d'espace obligeoit à se tenir debout.

Deux jours après, les esprits étant calmés, on commença à s'occuper des détails. Le duc envoya un officier-major visiter les prisonniers, avec injonction particulière de traiter les français selon les lois de la

guerre. Il étoit tems ; vingt-quatre heures encore, et ceux-ci périssoient de misère dans leur cave : c'est une belle chose que la guerre !

Le petit lord eut à peine apperçu l'officier anglais, que fendant la presse, il courut embrasser ses genoux, et lui conter sa déplorable histoire. L'officier le consola, le secourut, et le fit conduire à son régiment. Son colonel lui rendit les effets dont Thomas l'avoit dépouillé, lui délivra un certificat qui attestoit qu'il avoit été blessé en combattant glorieusement pour son roi, et le renvoya à Londres, guérir son doigt auprès de sa maman.

Mon oncle, enchanté d'être à cheval, trottoit de monts en monts en soufflant dans sa trompette. Plus il souffloit, moins il avançoit les affaires du roi Georges, parce que les proscrits, avertis par le son aigu de la trompette, se réfugioient dans le premier trou, et laissoient passer les limiers royaux. Son colonel qui s'apperçut enfin des effets nuisibles de l'instrument, renvoya le musicien à Inverness, d'où on l'envoya à Carlisle, de-là à Durham, et de Durham à Newcastle, où il trouva le duc de Cumberland occupé des préparatifs de sa pompe triomphale. Il agrégea mon oncle à la masse des musiciens qui devoient ouvrir la marche, et

mon oncle, en reconnoissance de cette distinction, pendit à l'arçon de sa selle la trompette dont il sonnoit fort mal, et tira son flageolet de sa poche.

Dès les premiers pas, le trompette-major secoue les oreilles, et bientôt sa canne voltige sur les épaules de Thomas, parce qu'il dérangeoit l'harmonie. En effet, il jouoit un air français, et il étoit permis au ménétrier en chef d'être choqué de la dissonance; mais Thomas n'en savoit pas d'autre, et il trouvoit très-déplacées les manières du trompette-major.

Il avoit appris je ne sais où, qu'à quelque prix que ce soit, il faut se concilier la bienveillance des gens en place, surtout de ceux à qui on a directement affaire. Si cette bienveillance n'est pas toujours profitable, au moins elle les empêche de nuire, et c'est beaucoup. Mon oncle renonça donc au plaisir d'enchanter les oreilles des habitans, qui étoient sur leurs portes, à leurs fenêtres, ou dans la rue, et il ne douta point de mériter les bonnes graces de son chef, en remettant dans sa poche l'instrument qui lui avoit déplu; pas du tout: la canne roula encore, parce qu'il ne jouoit plus. Il y avoit de quoi se donner au diable, et mon oncle qui n'étoit point endurant, sortit de la file, et se disposoit à piquer des

deux ; l'impitoyable major lui barre le passage. Mon oncle jure et crie à tue-tête ; on n'entend pas un mot de ce qu'il dit : on comprend seulement, ou on croit comprendre qu'il ne sait pas la marche qu'on joue, et on la lui attache notée à la batte de sa selle. Il ne connoissoit pas une note, mais il vit bien qu'à toute force il falloit jouer. Il crut qu'il suffiroit, pour avoir la paix, de changer l'air qui déplaisoit si fort au trompette-major, et qui lui avoit valu la première bastonade. Il commença au hasard un *Dupont, mon ami*, qu'interrompit aussi-tôt la canne, et mon oncle outré de rage ne se possédant plus, saute de son cheval, saisit une botte du major, l'enlève, lui fait perdre les arçons, et l'envoie rouler dans un tas de boue. Deux musiciens se détachent et courent après lui ; il se glisse entre les chevaux, il court, il s'arrête, il fait des crochets, il repart, il se trouve à côté du duc de Cumberland, et saute en croupe derrière lui, bien sûr qu'on ne viendra point le bâtonner là. Deux officiers majors indignés de sa témérité, le menacent du plat de leur sabre : le duc tourne la tête, et reconnoît le jeune français.

Celui qui avoit balancé à Fontenoi les talens de Maurice de Saxe, et qui venoit de pacifier l'Angleterre, ne pouvoit se fâ-

cher sérieusement d'une telle escapade : un grand homme ne croit pas qu'on puisse lui manquer ; il n'est d'insolens que pour ceux qui n'ont de leur place que l'habit. Le duc, instruit de ce qui s'étoit passé, convint que lui seul avoit tort dans cette affaire, et qu'il auroit dû informer le trompette-major que mon oncle n'entendoit pas l'anglais. Il le fit venir, rit un peu de l'état où l'avoit mis le jeune français, lui recommanda de le ménager, et de lui donner un maître de marches anglaises. Que d'hommes puissans font tous les jours des sottises, et ne daignent ni les réparer, ni même en convenir !

La canaille de tous les pays est insolente ; celle d'Angleterre, qui se croit libre, et qui l'est, quoi qu'on en dise, joint à l'insolence le sot orgueil, et par fois des actes de violence, sur-tout envers les français, contre qui le gouvernement nourrit avec soin la haine la plus invétérée. C'est ainsi qu'on cherche à persuader ailleurs que tous les anglais sont des lâches et des fripons ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait en Angleterre et en France de très-braves et de très-estimables gens ; mais par-tout les gouvernés ont la vue basse, et on leur ôte leurs lunettes : il faut bien qu'ils se laissent conduire par ceux qui les portent.

CHAPITRE III.

Thomas soutient de son mieux la dignité du nom français.

Mon oncle ne tarda pas à sentir les effets de cette antipathie nationale, dont j'avois l'honneur de vous parler à l'instant. Il fut assez tranquille jusqu'à Londres, parce qu'on savoit que la croupe du cheval du duc étoit toujours là ; mais quand le régiment eut laissé dans la capitale le prince assoupi sur ses lauriers, il retourna à Oxford, sa garnison, et c'est là que le trompette-major et les autres se montrèrent ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, des anglais de la plus détestable espèce. Un vieux hautbois, chargé de lui enseigner les airs anglais, le rudoyoit, le bâtonnoit, et trouvoit qu'il faisoit tout mal, quoiqu'il fît tout bien quand on ne lui donnoit pas trop d'humeur ; les hommes faits lui prodiguoient les taloches ; ses jeunes camarades l'appeloient ordinairement *french dog* ; (1) ce qui d'abord ne l'affectoit pas infiniment, parce qu'il ne savoit pas l'anglais ; mais ils lui voloient ce qu'ils pou-

(1) Chien de français.

voient de sa pitance journalière, ce qui étoit plus sérieux, et le trompette-major le commandoit de toutes les corvées.

Il eut vingt fois envie de déserter. La difficulté n'étoit pas de s'exquiver de la ville; mais comment sortir de l'île? Mon oncle nageoit fort bien, mais il n'est pas de nageur qui passe de Douvres à Calais. Il fallut donc prendre patience. Il patienta, ou plutôt il enragea une année toute entière, pendant laquelle il souffrit tout ce qui peut humilier un français intérieurement persuadé qu'il vaut un autre homme, quel qu'il soit.

Il étoit brave comme un romain, vif comme un gascon, rancuneux comme une vieille dévote, et vigoureux comme on l'est à quinze ans, quand on a reçu de la nature un bon tempérament. Avec ces avantages, on ne peut pourtant pas échiner tout un régiment; avec tous ces avantages aussi, on ne peut toute sa vie s'abreuver de dégoûts et d'opprobres : mon oncle, excédé, poussé à bout, jura de mourir, s'il le falloit, plutôt que de souffrir davantage.

Mais Thomas n'étoit pas un garçon à mourir comme un sot, c'est-à-dire, à s'expédier lui-même, il vouloit au moins que sa mort devînt fatale à ses ennemis. Il commençoit à très-bien savoir l'anglais,

et un jour que la chambrée étoit réunie autour de la gamelle, il harangua l'assemblée en ces termes : « Vous êtes des » gredins qui vous prévalez de l'avantage » du nombre pour me turlupiner. Je vous » préviens que cela me déplaît, qu'il est » tems que cela finisse, que je suis un » chien à vous sabrer tous, et que le pre- » mier qui m'appelera *french dog*, aura » affaire à moi. »

A peine a-t-il fini de parler, que tous répètent à la fois le mot qui lui blessoit l'oreille : il tire son sabre, et défie le plus adroit. Le plus fort met son sabre et son habit à terre, et se présente les poings croisés, et la tête inclinée à la manière des béliers. Mon oncle répond qu'il est soldat, et qu'il ne se bat pas à coup de poing. On lui réplique qu'on est pendu en Angleterre, quand on met l'épée à la main ; mais qu'on peut y tuer son homme d'un coup de tête, sans que la justice s'en mêle.

Dans tous les pays du monde, les hommes sont plus ou moins enragés, et la rage varie selon le climat et l'usage. Au Japon, par exemple, on s'ouvre le ventre en présence de son adversaire, et il est obligé d'en faire autant, à peine de passer pour un lâche ; en Italie, on fait poignarder son ennemi, ce qui est plus

commode ; en Espagne, on lui alonge des coups d'épée avec une gravité à faire mourir de rire ; en France, on monte avec lui dans un fiacre ; on le comble d'honnêtetés en route, on descend au bois de Boulogne, et on lui laisse gaîment le choix de se couper la gorge, ou de se brûler la cervelle ; en Angleterre, on met perruque et habit bas au milieu de la rue, et on se donne des coups de tête et des coups de poing jusqu'à satiété. Ce genre de rage, le moins fou de tous, en ce qu'il est moins dangereux, a ses règles particulières, auxquelles les combattans ne dérogent jamais, et que maintiendroit d'ailleurs *la galerie*. Il est défendu d'empoigner son homme par quelque partie que ce soit ; ce seroit un crime de le prendre aux cheveux, s'il en a, ou de le frapper à terre ; on le tue debout si on peut, et le vainqueur est reconduit en triomphe par les assistans émerveillés.

Cela me rappelle une anecdote, très-vraie et très-peu connue, du maréchal de Saxe. Il étoit à Londres dans un de ces intervalles où les hommes, las de s'égorger, avoient signé un de ces traités qui n'obligent qu'autant qu'on veut bien les tenir, ou qu'on n'a pas la force de les enfreindre. Le maréchal de Saxe donc se promenoit dans son carrosse, et son co-

cher sē prit de querelle avec un boueur fortement constitué. Le boueur arrête l'équipage, ouvre la portière, et prie le maître de lui faire raison de l'insolence de son valet. Le maréchal doué, comme vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, d'une force de corps extraordinaire, laisse dans son carrosse son épée et son habit, et saute sur le pavé.

Si quelque chose peut prouver que le cœur humain n'est qu'un assemblage bizarre de toutes les passions et de tous les extrêmes, c'est de voir aux prises avec un boueur de Londres, le fils d'un roi de Pologne, élu duc souverain de Courlande, vainqueur à Fontenoi et à Laufeldt.

Le maréchal reçoit le premier coup, et saisit son boueur par la nuque du col : les spectateurs se recrient ; il l'enlève d'un bras nerveux, et le lance dans son tombereau plein de boue. La populace que séduit toujours l'extraordinaire, crie *bravo !* détèle les chevaux, et traîne chez lui Maurice de Saxe, qui pouvoit s'applaudir de la seule de ses victoires qui ne coûta de larmes à personne.

Depuis quelques années les lords, qui ne se soucient plus de ressembler au *petit peuple*, ont adopté l'usage plus noble de se casser mutuellement la tête avec un pistolet.

pistolet. Cet exemple a été suivi par quelques officiers, et autres qui sont bien aises de singer les grands ; et le pugilat est abandonné aux médecins, aux procureurs, aux marchands, aux artisans, aux porte-faix, et aux ivrognes de toutes les classes.

Mais j'ai laissé mon oncle aux prises avec son camarade le trompette : voyons ce qu'il en advint. Thomas n'ayant pu convaincre son adversaire qu'un coup de sabre au travers du corps étoit plus dans la bienséance qu'un coup de point sur l'oreille ou dans les dents, et voulant étonner par un début d'éclat ; Thomas s'exposa à tous les inconvéniens d'un combat où il devoit avoir le désavantage : en effet, il recevoit dix coups pour un qu'il donnoit, et le poing de l'athlète anglais tomboit toujours d'à-plomb sur son estomac ou sur sa tête. Mon oncle, opiniâtre à soutenir l'honneur national, ne reculoit pas d'une semelle, et bientôt le sang lui sortit en abondance par la bouche. « Sacrebleu ! s'écria-t-il, je suis bien » dupe de me laisser assommer comme un » bœuf, tandis que je peux hacher tous » ces marauds-là : en garde, tous tant » que vous êtes ! ajouta-t-il en reprenant » son sabre ; et s'il faut être pendu, nous » le serons tous ensemble. »

Messieurs les anglais font joliment le coup de fusil, mais ils n'aiment pas plus l'arme blanche qu'ils n'accueillent les français : la proposition de mon oncle ne leur rit pas du tout ; mais comme il se disposoit à tomber sur eux, ils furent forcés de se mettre en défense. Les lames ne furent pas plutôt à l'air, que Thomas faisant le moulinet avec la sienne, et décrivant un cercle autour de la chambre, attaquoit, paroit, et frappoit en même tems : en trente secondes il a fait à cinq à six ce qu'il a depuis appelé *des abreuvoirs à mouches*. Les autres, effrayés, se sauvent sous les lits et sous la table : mon oncle les en fait sortir l'un après l'autre, en leur piquant les jambes avec la pointe de son sabre, et les oblige tous à crier, *vive les français !* Enchanté de ses prouesses, il alloit donner la paix à ses ennemis, moyennant certaines conditions qui se présentèrent aussi-tôt à son esprit inventif. Déjà il avoit dicté la première d'un ton emphatique : c'étoit qu'à l'avenir on l'appelleroit *brave frenchman* ; les autres sans doute étoient de la même force; mais l'apparition subite de son maître de musique, lui coupa la parole. Un nez d'un côté, une oreille de l'autre, le sang qui couloit par-tout, et l'air de supériorité qu'affectoit mon oncle sur ses camara-

des, mettent le soldat musicien au fait. Il lève la canne sur Thomas, et celui-ci, décidé à en finir, quoi qu'il dût lui en coûter, fait sauter, d'un coup de dessous, la canne au plancher. Le musicien crie qu'il a le rang de brigadier ; Thomas riposte qu'il s'en f....., qu'il se battra, ou qu'il recevra des coups de canne à son tour, selon la loi du talion, la seule qu'il veut connoître de sa vie. Le vieux hautbois, animé par l'esprit de corps, qui domine par-tout, peut-être même dans les troupes de Naples, ne peut consentir à payer de ses épaules : il ne se soucioit pas non plus de payer de sa personne. Cependant mon oncle s'est emparé de la porte, il presse ; il faut être bâtonné, ou mettre flamberge au vent : le bas-officier se décide pour le parti le plus noble, et il est à peine en garde que Thomas lui alonge le *coup de manchette*, et lui jete à ses pieds son poignet et son sabre.

Pendant que le maitre de musique ramasse sa main droite avec la gauche, et que les autres lavent leurs blessures avec de l'eau fraîche, en attendant mieux, mon oncle jette son sabre ensanglanté, enfile l'escalier, et sort des casernes. Les vaincus, que ne contient plus la présence du vainqueur, poussent des cris du diable ; on sort des chambres voisines, on

accourt, on s'informe, on s'instruit, et on se met à la poursuite de Thomas, qui étoit déjà loin.

Mon digne oncle, n'ayant plus d'ennemis en face, eut le loisir de penser à l'embarras où il s'étoit jeté. Il avoit tiré le sabre, et il avoit coupé le poignet à son supérieur : il y avoit de quoi être pendu deux fois ; selon lui, c'étoit trop d'une, et il couroit toujours, sans savoir où se réfugier pour éviter le fatal cordon. On tient malgré soi à la vie, et *en quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être.* C'est le cri de la nature, et la colère ne lui impose silence qu'un moment.

Une porte cochère se présente, le fugitif s'y précipite, et la ferme après lui ; il est arrêté par le concierge, qu'il renverse d'un coup de pied dans le ventre ; il traverse une grande cour, monte un escalier, parcourt un corridor dont toutes les chambres sont fermées ; une seule est ouverte, il entre : elle est habitée par un jeune homme d'une figure douce, et il se rassure. Le trouble qui l'agite ne lui permet pas de se souvenir qu'il parle à un anglais ; il commence le récit de son aventure dans sa langue maternelle, et il n'a pas dit vingt mots, que le jeune homme a ôté la clef de sa porte, et mis le verrou en dedans.

« Milord et moi, nous ne partageons pas l'injustice de nos compatriotes en vers les français, dit le jeune homme mon oncle, quand il eut terminé son récit. Nous en avons plusieurs dans ce cabinet qui font nos plus chères délices. — Vous avez des français enfermés dans ce cabinet ? — Et que vous connoissez sans doute. — Peut-être bien, sur-tout s'ils étoient à la bataille de Culloden. — Oh, ils étoient morts long-tems avant. — Et vous vous amusez avec des cadavres ? — Non ; avec des esprits, répond le jeune homme en souriant. — Des esprits ! on m'en a beaucoup parlé, mais je voudrois bien en voir. » Aussitôt le jeune homme ouvre la porte du cabinet, et montre à mon oncle des rayons chargés de livres. « Ce sont là vos esprits ? dit Thomas en éclatant de rire. — Et des esprits de la première qualité ; Bayle, Molière, La Fontaine, Fénélon, Corneille, Montesquieu, Chaulieu, Racine.... — La belle trouvaille que vous avez faite là ! Mon maître d'école avoit une grande armoire remplie de ces esprits-là, et jamais je n'ai voulu les regarder. — C'est pourtant à ces esprits que vous dédaignez, que vous êtes redevable de l'accueil que je vous fais, et des secours que je vous donnerai. — Ma

» foi ? — Nous ne lisons pas une de ces
» pages sans contracter une dette envers
» la France ; elle se monte déjà très-haut,
» et nous en acquitterons une partie.... —
» Envers moi ? — Sans même exiger que
» vous rendiez justice à ces grands hom-
» mes vos bienfaiteurs. Etre leur malheu-
» reux compatriote, est un titre suffisant
» auprès de nous. — Et je suis le compa-
» triote de Racine ? — Certainement. —
» Malheureux, je n'en doute pas ; et vous
» allez m'aider pour l'amour de lui ! c'est
» admirable ça ! — Je vais d'abord vous
» donner un de mes habits. — C'est très-
» bien vu. — Vous êtes jeune, de ma
» taille, il vous ira, et vous rendra mé-
» connoissable. » Et le jeune homme tire d'une armoire un habillement de femme complet, d'une élégante simplicité, et mon oncle hébahi le regarde avec de grands yeux noirs, que la surprise rend plus grands encore. « Ma confiance vous
» étonne, lui dit le jeune homme ; mais
» votre infortune et le besoin que vous
» avez de moi, me répondent de vous. —
» Ce n'est pas votre confiance qui me sur-
» prend, ce sont vos goûts qui me parois-
» sent extraordinaires ; vous aimez à lire,
» vous aimez à vous habiller en femme :
» vous êtes un singulier garçon. »

La conversation est tout-à-coup suspen-

due, parce qu'on a frappé à la porte. Mon oncle croit que c'est le concierge qui le cherche, et qui auroit eu beau chercher dans une maison où il y avoit cent pensionnaires, et il court s'enfermer dans le cabinet aux esprits. « Ne craignez rien, » lui dit le jeune homme, c'est milord; » je le reconnois à sa manière de frap- » per. » Il ouvre, milord entre, lui prend une main, la serre, la baise, presse de ses lèvres celles du jeune homme, s'assied, et l'attire doucement sur ses genoux. « Tiens, disoit mon oncle à part lui, » encore un goût plus singulier que les » autres. »

Le cœur a besoin de repos comme autre chose; milord plus calme, apperçut enfin Thomas, et il étoit naturel qu'il s'informât qui il étoit. Il est des momens où la satisfaction intérieure dispose à tout écouter favorablement, et le jeune lord, essentiellement bon, interrompoit souvent son joli compagnon par un : *Fort bien Fanny*, *à merveille*, *ma tendre amie*; et mon oncle passoit d'un genre de stupéfaction à un autre, et de la stupéfaction il passa à la joie, lorsque milord proposa ce que son aimable amie n'eût osé faire.

Il arrête avec Thomas qu'il sortiroit le soir d'Oxford, habillé en femme; qu'il seroit suivi d'un vieux domestique de con-

fiance, qui porteroit des habits d'homme enveloppés dans une serpillière ; qu'il reprendroit dans la première prairie le costume de son sexe ; qu'il se rendroit à pied au village où la diligence relaie ; qu'il trouveroit sa place retenue et payée pour Londres, sous le nom de *Jeffris* ; qu'à Londres, il prendroit la voiture de Douvres, et qu'à Douvres il présenteroit une lettre de recommandation au banquier Fector, qui trouveroit le moyen de le faire embarquer.

Autant mon oncle étoit violent quand on le chiffonoit, autant il avoit de cordialité pour ceux qui paroissoient seulement s'intéresser à lui. Jugez des transports qu'excitèrent les offres généreuses de milord ! Thomas, qui pouvoit aimer comme un autre, mais qui ne savoit pas faire de cérémonies, sauta au cou du jeune lord et de sa séduisante amie ; il les embrassa, et les embrassa encore en les pressant à les faire crier : cet épanchement épuisé, il revint à son caractère. « Peut-être un jour, leur dit-il, aurez-» vous besoin de moi : je ne le souhaite » pas pour l'amour de vous ; mais sacre-» bleu ! dans tous les tems, le bras, le » sabre et le sang de Thomas seront à » votre service. Voilà comme j'aime les » remercîmens, lui répondit milord. »

Une seule chose inquiétoit mon oncle ; c'étoit la crainte qu'on ne lui demandât en route un passe-port qu'il ne pourroit exhiber. « Il n'en faut pas, lui dit milord.
» — Comment, lorsque vous êtes en
» guerre avec une partie de l'Europe, que
» les troubles intérieurs sont à peine ap-
» paisés.... — Qu'a de commun la guerre
» avec la liberté individuelle d'un anglais ?
» — Mais les troubles.... — C'est au gou-
» vernement à les prévenir ou à les arrê-
» ter. Il seroit plaisant que, dans un pays
» libre, on ne pût sortir de chez soi sans
» permission. D'ailleurs, les passe-ports
» ne servent qu'à gêner les honnêtes gens,
» et ils sont très-utiles à ceux qui ont
» quelque chose à craindre. — Bah ! —
» Sans doute : dans les circonstances les
» plus difficiles, on en obtient tant qu'on
» veut avec quatre témoins qu'on ne con-
» noît souvent que pour leur avoir payé
» à déjeûner, et, muni de cette sauve-
» garde, on va intriguer où on veut. »

Cette difficulté levée, mon oncle se disposa gaîment à se mettre en route pour la France. Il soupiroit pour son pays natal, comme tous ceux qui s'en sont indiscrètement éloignés, et qui se trouvent plus mal ailleurs.

Vous desirez savoir quel est ce jeune lord si obligeant, et sa jolie compagne

si douce et si compatissante ; le premier est le fils de lord Seymour, la seconde est la fille de Henri Tompson, marchand aisé de la cité de Londres. Mais par quelle singularité se trouvent-ils ensemble à Oxford, allez-vous me demander encore ? Hé, que diable, vous êtes bien pressé ! Donnez-moi le temps de respirer ; respirez vous-même, si vous en avez besoin, et passez au chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Qui vous apprendra ce que c'est que le lord Seymour et Fanny Tompson.

PENDANT que l'aimable Fanny arrangeoit une valise à mon oncle, que milord cherchoit de l'encre et du papier pour écrire au banquier Fector, que le vieux domestique étoit allé retenir à la voiture du lendemain une place pour le prétendu Jeffris, Thomas cherchoit comment il s'acquitteroit un jour envers ses hôtes. Tout grossier qu'il étoit, il sentoit que la reconnoissance est un besoin impérieux, et il lui sembloit dur de renoncer à le satisfaire. Il sentoit bien qu'il ne pouvoit pas grand'chose pour un lord ; mais il pensoit que la plus foible offrande est

d'un grand prix pour celui dont elle acquitte un bienfait. Hé, qui sait d'ailleurs ce que peuvent amener le hasard, les circonstances? On nommeroit plus d'un seigneur qui s'est trouvé heureux d'avoir un valet reconnoissant.

Mon oncle jugea que, pour profiter d'un moment favorable, s'il s'en présentoit jamais, il falloit savoir d'abord le nom de ces amis de la France ; il crut nécessaire aussi d'être un peu au courant de leurs affaires : il hasarda donc quelques questions, non pas avec cet air grivois qu'il mettoit à tout, mais avec ce ton pénétré, insinuant, qui semble dire : Ce n'est pas la curiosité qui me guide, c'est l'intérêt que vous m'inspirez.

Milord aimoit beaucoup cette manière d'interroger ; il étoit bien-aise aussi de dissiper les doutes qu'avoit pu concevoir mon oncle sur le compte de Fanny : il vouloit cependant écrire sa lettre sans être interrompu : il entra dans son cabinet, il en rapporta un cahier manuscrit, et le donna à lire au questionneur. « Qu'est-ce » que c'est que çà, dit mon oncle ? Encore » un esprit? Mademoiselle ou madame vous » dira que je n'ai pas de commerce avec » eux. » Fanny rit, parla à l'oreille de milord, et reporta le cahier. Après avoir fermé la petite valise, elle appela mon

oncle à l'extrémité de la chambre, et, pour ne pas déranger milord, elle lui raconta bien bas ce que vous allez lire, non pas précisément comme je l'ai rédigé ; chacun conte à sa manière : Fanny parla comme elle voulut, et moi, j'écris comme il me plaît.

Milord Seymour le père étoit un seigneur très-riche, très-considéré à la cour, et par conséquent très-infatué de sa personne. Il prétendoit descendre d'Alzonde, reine d'Ecosse, quoique l'Ecosse n'eût jamais eu de reine qui s'appelât Alzonde ; mais cette descendance étoit bien aussi sûre que celle de la maison de Lévi en France, qui se prétendoit issue en droite ligne de la Vierge Marie, qui étoit en effet, dit-on, de la tribu de Lévi. Heureusement les comtesses et les marquises de Lévi ne prétendirent jamais être vierges en relevant de couches, car il eût fallu les en croire. Au reste, comme les Seymour et les Lévi menoient un grand train, et tenoient une bonne table, personne ne leur contesta l'existence d'Alzonde, ni de Marie, et moins encore leur parenté avec ces deux dames.

Le vieux Seymour, général, ex-gouverneur de la Jamaïque, vice-roi d'Irlande, décoré de l'ordre de la Jarretière, propriétaire de sept à huit terres, et de cinq

cinq à six châteaux, ne pouvoit décemment marier son fils qu'à une princesse du sang d'Angleterre, de France, d'Espagne, ou même du Monomotapa. Le pays n'y faisoit rien, pourvu qu'il pût dire à la cour : Mon fils est allié à telle couronne.

Le jeune Seymour, beau comme un ange, tendre comme l'amour, et moins perfide que lui, ne se prévaloit ni de sa fortune, ni de sa naissance. Il parloit aux femmes d'elles-mêmes; aux hommes de ce qui flattoit leur goût, et il étoit accueilli, fêté, recherché; c'étoit à qui l'auroit.

Au milieu des plaisirs qui l'entouroient, des empressemens qu'on lui marquoit, Seymour soupiroit quelquefois ; il lui manquoit quelque chose ou plutôt il lui restoit quelque chose de trop : c'étoit son cœur, fardeau bien pesant pour un jeune homme de seize ans, qui ne sait pas encore qu'il n'est pas beau pour lui seul. Il devenoit préoccupé, rêveur, mélancolique. Quelques dames au nez retroussé, à l'œil agaçant, de celles qui aiment à former les jeunes gens, et qui épient le moment indiqué par la nature, voulurent rendre Seymour à la gaîté ; mais Seymour vouloit un cœur en échange du sien, et depuis long-tems ces dames n'en avoient plus d'autre à prêter que celui du chevalier de Boufflers.

Seymour promenoit sa rêverie dans les rues de Londres : il étoit à pied et seul, pour être dispensé de parler ou de répondre. Il se trouva, sans s'en douter, contre les marches de l'église de Saint-Paul, qu'il ne voyoit pas, quoïqu'on l'apperçoive de deux lieues à la ronde. Il se heurta contre le premier degré, fit un faux pas, se foula un pied, jeta un foible cri, et s'assit pour laisser à la douleur le tems de se dissiper.

Ce foible cri fit lever la tête à Fanny Thompson, qui travailloit sur un banc à la porte du magasin de son père ; ses yeux se portèrent sur Seymour, ceux de Seymour sur Fanny, et ils disoient chacun de leur côté : Qu'elle est jolie ! Qu'il est bien !

Un jeune homme intéressant, intéresse davantage quand il souffre. Fanny n'avoit que quinze ans, elle ne connoissoit pas le monde, elle ne connoissoit pas même son cœur ; elle céda sans réflexion à l'impulsion secrète qui la guidoit. Elle se leva, s'approcha de Seymour les yeux baissés, et rouge et fraîche comme le bouton de rose qui commence à s'ouvrir, elle proposa au beau jeune homme de venir se reposer sur son banc, où il seroit mieux que sur la pierre. Elle avança son bras mignon, en faisant une petite révérence ; Seymour s'appuya sur ce bras légérement,

de peur de le fatiguer, mais bien assez pour le sentir. Le premier effet du toucher fut pour tous deux celui du coup électrique. Fanny leva les yeux, mais elle les baissa aussi-tôt ; ceux de Seymour la brûloient. « De grace, lui dit-elle, soutenez-» moi à votre tour : je me sens prête à » défaillir, et pourtant je crois que je » suis bien-aise. »

Ils traversèrent en silence la petite place qui sert de parvis à Saint-Paul, et ils s'assirent sur le banc, sans se parler, sans se regarder. De légers soupirs que l'innocence ne pensoit pas à étouffer, leur faisoient dire bien bas : *Je suis auprès d'elle. Il est encore là.*

Le père Thompson avoit allumé sa pipe de longueur, et se disposoit à expectorer pendant une demi-heure, en regardant les passans du seuil de sa porte. Il voit Seymour à côté de sa fille, et demande ce qu'il veut. Seymour embarrassé se tait ; Fanny prend la parole : les femmes dans tous les cas conservent une sorte de présence d'esprit : Fanny ne savoit pas mentir, mais ce n'est pas un crime d'ajouter à la vérité. Elle peint l'accident de Seymour avec les couleurs les plus fortes ; Thompson, plein de bonne foi et de franchise, lui croit le pied démis, et l'engage à entrer. On ne refuse guères ce qu'on desire ;

Seymour, qui a eu le tems de se remettre, seconde la ruse innocente de Fanny : il boîte très-bas, soutenu sur l'épaule du bon père. Fanny, sans y penser, avance sa main blanchette, celle de Seymour la rencontre ; elles se pressent, et l'incarnat du plaisir les embellit tous les deux.

On passe dans l'arrière boutique ; le bon père déchausse le jeune homme, pendant que Fanny imbibe des compresses d'eau-de-vie camphrée. Thompson pose l'appareil, et fait prendre un cordial au blessé : la blessure étoit au cœur, et les cordiaux ni les compresses ne peuvent rien à ce mal-là.

Pendant et après le pansement, Seymour et Fanny, qui ne savoient pas feindre, se regardoient si constamment, et avec tant d'ivresse, que le père Thompson s'en apperçut. Comme le père d'une jolie fille est toujours soupçonneux : il demanda au jeune homme, à qui il avoit eu le bonheur de rendre service. Au nom de Seymour, il fronça le sourcil, et envoya chercher un carrosse de place. Il aida le blessé à y monter, et lui dit en lui serrant la main : « Ma fille ne peut » être votre femme ; elle n'est pas faite » pour être votre maîtresse : n'oubliez » pas que j'ai exercé l'hospitalité envers » vous. Adieu.

» Hé, pourquoi ne seroit-elle pas ma » femme, disoit Seymour en roulant ? » Pourquoi ne seroit-il pas mon mari, » pensoit Fanny lorsqu'il s'éloigna ? Ma » fille, lui dit Thompson, vous pouvez » faire le bonheur d'un honnête bour- » geois : songez qu'une fille sans réputa- » tion ne convient à personne. Le bon- » heur d'un honnête bourgeois ! reprit » Fanny d'un ton timide ; pourquoi pas » aussi celui d'un lord ? — Vous le feriez » un moment, il vous tromperoit en- » suite : oubliez-le, je le veux. » Fille de quinze ans ne croit pas qu'un beau jeune homme puisse être un trompeur, et Fanny ne crut pas un mot de ce que lui disoit son père.

Elle ne dormit pas de la nuit, Seymour ne ferma pas l'œil, et ils se levèrent avec l'éclat de la rosée, que brillantent les premiers feux du jour : pensers du bonheur valent mieux que le sommeil.

Le matin, Seymour passa devant Saint-Paul ; le banc étoit à la porte, mais Fanny n'y étoit pas ; son père le lui avoit défendu : la défense lui paroissoit injuste, mais elle étoit respectueuse et soumise. Du fond de sa boutique, où elle travailloit sans voir son ouvrage, elle apperçut Seymour ; elle soupira, et ne se permit rien de plus.

Seymour passe, repasse ; chaque fois il obtient un soupir, mais Fanny reste sur sa chaise : l'amour veut l'en arracher, mais la piété filiale l'y retient. Seymour brûle de lui parler : il a tant de choses à lui dire ! Il faut au moins un prétexte pour entrer, et il en trouve bientôt un. Il étoit tout simple de remercier le père Thompson des attentions de la veille, et Seymour traverse le parvis en tremblant. Il fait deux pas, il s'arrête, il recule, il avance, le cœur lui bat avec force : il est beau comme le desir. Fanny, qui n'a pas perdu un mouvement, s'embellit de même sans s'en douter : elle n'a pas quitté sa chaise, mais elle sourit en voyant son amant à ses pieds.

Le père Thompson étoit sorti : Seymour pouvoit tout dire, et il ne trouvoit pas un mot. C'est qu'il n'en est pas qui peigne l'amour, et l'amant qui cherche à le définir sacrifie à l'esprit, aux dépens de son cœur. Leurs doigts étoient entrelacés ; Fanny, penchée avec intérêt vers Seymour, respiroit son haleine brûlante, ses lèvres rosées attendoient le baiser, son œil humide annonçoit sa défaite. Sa position, un fichu innocent et perfide qui trahit sa confiance, tout ajoutoit à l'ivresse de Seymour ; sa tête se perdoit.... « Laissez-moi fuir, dit-il en dégageant sa

» main, vous n'êtes pas en sûreté. » Il se tourne pour s'éloigner, le père Thompson est devant lui : c'est la foudre. Seymour est à ses genoux, il les mouille de ses larmes, et Fanny interdite ne comprend rien à ce qui se passe.

Le père Thompson relève Seymour et le console. « Ma fille vous aime, lui dit-» il, c'est un malheur ; je ne lui en ferai » pas de reproches : vous êtes un honnête » homme, et cela me rassure. Cependant » je vous conjure de ne plus revenir ici : » promettez-le-moi par cette probité à » qui j'ai dû une fois l'honneur de ma » fille. — Ne plus revenir ! ne plus reve-» nir ! répétoit Seymour. — Elle est per-» due si elle vous revoit. Grace pour » Fanny, grace pour son vieux père. » Et Thompson à son tour embrassoit les genoux du jeune lord. — « Je ne revien-» drai pas, je le jure par l'honneur. Il » m'en coûtera sans doute, mais je con-» serverai votre estime. » Il dit, et disparoît.

Deux jours s'écoulent.... Qu'ils sont longs les jours de douleur ! Plus de gaîté pour Fanny, plus de repos pour Seymour. Incapable de manquer à sa parole, il cherche à accorder son amour et son honneur.

Tantôt il vouloit s'ouvrir à son père,

et lui demander son aveu ; tantôt il se proposoit de fléchir la sévérité de Thompson, et de l'engager à recevoir ses visites jusqu'au tems où il seroit maître de lui ; mais avec un peu de réflexion, il sentoit le danger du premier parti, et la solidité des raisons que lui opposeroit le père de Fanny. Cependant il ne pouvoit vivre sans elle. « Elle m'est nécessaire, disoit-il,
» comme l'air que je respire, et j'ai pro-
» mis.... j'ai promis de ne pas retourner
» chez elle : je ne me suis point engagé à
» ne plus la revoir, à ne pas lui écrire. »
Et le voilà à son secrétaire, brûlant le papier, fermant sa lettre, et ne sachant comment la faire parvenir.

Il sentoit que sa grande jeunesse empêcheroit les domestiques de la maison d'entrer dans cette intrigue. Le vieux Dick l'avoit élevé, et l'aimoit tendrement ; mais par cela même Dick lui sembloit à craindre, et si son attachement le rendoit indiscret, l'honnête Thompson devenoit l'objet de l'indignation d'une famille puissante. Cependant on n'écrit point pour n'être pas lu ; on n'écrit point sans compter un peu sur une réponse, et il est dur de renoncer à cet espoir-là.

Comment faire ? Seymour n'en sait rien ; mais il sort, et marche au hasard ; il trouve un commissionnaire, il le charge

de sa lettre ; il court après lui, il la reprend : il craint que Thompson ne soit dans sa boutique. Il se dépite, il soupire, il marche toujours, et insensiblement il approche de Saint-Paul ; il y entre par la porte apposée au bienheureux parvis ; il est auprès d'elle, et déjà il est moins malheureux ; mais cela n'e suffit pas : la lettre est encore dans sa poche.

Si Fanny l'avoit, on la supposeroit occupée à la lire, à y répondre ; elle la baiseroit peut-être ; on ne s'en flatte pas, mais on caresse cette idée.

Un vieux ministre traverse la nef ; son vêtement annonce une extrême médiocrité : Seymour l'aborde avec confiance. Pourquoi ne doute-t-on jamais de la condescendance du pauvre ? C'est parce qu'on sent qu'il a besoin de tout le monde, et que l'homme nécessiteux est rarement délicat.

L'imagination va rapidement, et surtout en amour. Les desirs du jeune homme se bornoient d'abord à faire rendre sa lettre ; l'habit du ministre fait naître un dessein plus vaste : la religion toujours sévère peut ici favoriser l'amour.

Seymour vivoit à la cour, il avoit l'esprit avancé, et il mit dans ses propositions la décence qui pouvoit seule les rendre supportables à un homme de cet

état. « J'aime une fille charmante, lui
» dit-il, mon père, ivre d'or et de gran-
» deurs, me la refusera : je ne proposerai
» point à Thompson un mariage secret,
» il s'en offenseroit, il le doit ; mais il
» est père, et il pardonnera à l'époux de
» sa fille. J'attends de vous un service qui
» n'est point incompatible avec l'exacte
» délicatesse : assurez à Fanny mon rang
» et ma fortune, à tous deux le bonheur,
» et comptez sur la reconnoissance de
» Seymour. »

A ce nom, le bon ministre effrayé, représente au jeune homme les inconvéniens d'une union disproportionnée, secrète et méconnue par la loi ; le dégoût qui pouvoit la suivre, l'état humiliant où Fanny seroit réduite si son époux l'abandonnoit ; les regrets qu'il éprouveroit lui-même, si sa condescendance n'avoit servi qu'à faire une infortunée. Il engagea Seymour à se vaincre, et il l'assura que bientôt une inclination nouvelle et plus convenable lui feroit oublier Fanny.

Seymour étoit plein d'honneur ; il ne put souffrir qu'on le crût capable de trahir ses sermens : il se défendit avec l'éloquence du sentiment, et il persuada avec la facilité que donne l'éloquence. Une bourse de cent pièces acheva de lever les scrupules ; le mariage fut arrêté : il ne

manquoit que le consentement de Fanny.

Pouvoit-elle rien refuser à Seymour, pouvoit-elle rien opposer aux raisonnemens d'un ministre des autels? Celui-ci la voyoit tous les jours, et n'étoit pas suspect à Thompson; il servoit Seymour avec chaleur, et il ne falloit plus qu'indiquer le moment qui devoit l'unir à Fanny.

Un jour, à cinq heures du matin, elle se dérobe de la maison paternelle. Elle ne pense point qu'elle manque à son père, et peut-être à elle-même; elle ne voit que Seymour, il est tout pour elle: elle lui donne une nouvelle vie.

Fanny se glisse dans le temple; son amant l'attendoit à l'autel; deux pauvres entendent le serment: jamais on ne le prononça avec autant d'ivresse, ni avec un respect plus religieux.

La cérémonie terminée, Seymour présente la main à son épouse; il la conduit à un carrosse de louage qui attendoit derrière Saint-Paul: ils sortent de la ville, et descendent à une simple auberge de village. Une chambre modeste, un repas frugal, point de parens, d'amis, l'amour tient lieu de tout cela; il fait seul les frais de cette délicieuse journée.

Dans un de ces momens d'intervalle où le cœur aime à se reposer, et où il

jouit dans le recueillement, l'heureuse Fanny prononce le nom de son père : aussi-tôt Seymour écrit. Sa lettre est respectueuse et soumise ; elle doit désarmer le vieillard.

La voiture qui les a amenés, repart pour Londres en diligence. Le cocher arrête à cent pas du magasin de Thompson ; il se présente au bon père, et lui remet la lettre.

Thompson avoit passé une partie de la journée dans les plus vives inquiétudes. Il avoit été chez tous ceux où il croyoit pouvoir trouver Fanny, et il n'avoit parlé d'elle à personne : un mot inconsidéré pouvoit nuire à sa réputation. Il se rappela Seymour ; il crut sa fille déshonorée, et rentra la mort dans l'ame.

La lettre du jeune homme mit un terme à ses inquiétudes, et ne calma point sa douleur. Il sentoit que l'état de sa fille dépendoit uniquement d'un jeune homme de seize ans, et sait-on à cet âge ce qu'on fera le lendemain ?

L'idée de Fanny abandonnée et perdue, lui arrachoit des larmes. Il pleuroit en montant en carrosse ; il pleuroit encore en entrant dans la chambre où étoient les jeunes époux.

« Je ne vous ferai point de reproches, leur

» leur dit-il ; le mal est sans remède, et
» les pleurs que je verse sur vous démen-
» tiroient la sévérité que je voudrois en
» vain affecter. Puisse Fanny ne pas
» pleurer à son tour son excessive faci-
» lité ! Puissiez-vous, milord, ne jamais
» oublier que vous vous êtes chargé du
» bonheur de sa vie ! Venez, mes enfans,
» que votre père vous bénisse, et que
» Dieu vous bénisse avec lui. »

On s'entretint avec assez de calme, et on convint des mesures à prendre pour cacher ce mariage à tout le monde, et sur-tout au vieux lord Seymour. Thompson obtint avec peine du jeune homme, impétueux, ardent, que jamais il n'approcheroit de chez lui. Pour le dédommager de ces privations, il lui promit de lui amener sa jeune épouse à la campagne, les jours de dimanches et de fêtes ; il lui permit de lui écrire tous les jours; mais il fut encore arrêté que Fanny ne répondroit jamais, de peur que ses lettres ne tombassent entre des mains à redouter.

La nuit approchoit. Seymour ne pouvoit la passer hors de l'hôtel, sans donner sur sa conduite des soupçons qu'on chercheroit à éclaircir, et peut-être avec trop de succès. Il fallut sacrifier une par-

tie de son bonheur, pour en assurer la durée.

Mais le dimanche suivant, Seymour se lève avec l'aurore ; il monte son meilleur cheval, il court, il vole ; il est à Hamptoncourt, et les maisons ne sont pas encore ouvertes. Fanny, de son côté, se donne à peine le tems de s'habiller. En se laçant elle va de sa chambre à celle de son père, elle le presse, elle passe sa cravate, elle lui présente sa perruque ; elle revient, elle attache son petit chapeau de paille, et le noue sous le menton avec un ruban moins frais qu'elle ; elle rentre chez son père ; il n'est pas prêt encore, et un geste d'impatience, et la plus jolie petite mine..... Thompson la voit dans son miroir, il sourit, il se hâte, il prend son chapeau et sa canne, on part, on arrive ; Seymour est à la portière ; il reçoit Fanny dans ses bras.

Le père Thompson étoit de trop. Il avoit été jeune, et il s'en souvint. Ordinairement occupé de son commerce, il jugea à propos ce jour-là de s'ériger en politique pour aller lire les journaux, en fleuriste determiné pour visiter les jardins. Il sortoit à chaque instant, restoit dehors des heures entières, et rentroit toujours trop tôt au gré des jeunes époux. La journée s'écoula avec rapidité : le

tems vole pour les amans heureux. Ah ! pensoit le bon Thompson en revenant à la ville, si cette ivresse pouvoit toujours durer !

Cependant milord Seymour s'occupoit sérieusement de l'avancement de son fils. Milord Chatam, son parent, premier ministre et dispensateur des graces, avoit reconnu dans le jeune homme une probité sévère, un jugement sain, un esprit solide et capable d'application, et il le destinoit à la première place de la magistrature. Le grand chancelier commençoit à vieillir : il devoit dans quelques années ne desirer que le repos. Il avoit une fille unique qui n'étoit pas belle, qui n'étoit pas née sur le trône, mais qui avoit un million de revenu, et milord Chatam avoit engagé son parent à se relâcher de ses prétentions, et à consentir que son fils devînt simplement un des plus éminens et des plus riches seigneurs des trois royaume.

Il étoit indispensable, pour l'exécution de ce plan, que Seymour étudiât le droit public. Son père lui confia ses projets, lui annonça qu'il passeroit deux ans à l'université d'Oxford, et lui fit préparer un train conforme à son rang et à sa fortune. Seymour apprenoit à dissimuler. Il parut entrer dans les vues de son père,

et il refusa seulement cette suite de valets, qui seroient autant d'espions de ses démarches : l'amour n'aime pas les témoins. Il ne voulut que le vieux Dick, et il observa à son père que l'éclat s'accorde mal avec l'étude. Il déclara que son intention étoit de loger et de vivre avec les autres pensionnaires, pour suivre les cours avec plus de facilité. Confondu dans la foule, il étoit sûr de n'être pas remarqué, et c'étoit ce qu'il vouloit.

Il parla à Thompson et à sa fille de la place distinguée où on se proposoit de l'elever, il se tut sur le mariage qui devoit la lui assurer, pour leur épargner de vaines inquiétudes, et il arrangea ainsi ses petits plans de bonheur.

Fanny avoit une tante à Harford; cette tante étoit infirme, et il étoit assez naturel qu'elle desirât avoir sa nièce auprès d'elle. Thompson aimoit sa fille ; mais elle étoit l'unique héritière de sa tante, et il étoit tout simple que Thompson sacrifiât sa satisfaction personnelle aux intérêts de Fanny. On persuada aux amis et aux voisins qu'elle partoit pour Harford, et on lui faisoit des habits d'homme, pour suivre son époux à Oxford. Thompson avoit fortement combattu ce projet, qui avoit aussi ses dangers. Mais il étoit plus dangereux peut-être de sé-

parer de sa fille, pour un terme aussi long, un jeune homme qui avoit les passions vives, et qui trouveroit à Oxford des objets et des plaisirs nouveaux. Le bon Thompson céda; sa fille partit pour Harford; elle passa quelques jours auprès de sa tante, et repartit, sous l'extérieur du plus joli garçon des trois royaumes, pour s'aller réunir à ce qu'elle aimoit uniquement.

Seymour l'avoit annoncée à Dick comme un pauvre gentilhomme avec qui il étoit lié dès l'enfance, qui vouloit étudier pour obtenir un bénéfice, et qui venoit recevoir de lui les secours que ses parens ne pouvoient lui donner. En conséquence on s'étoit logé un peu grandement, et on s'étoit fourni de ce qui peut rendre la retraite agréable à deux jeunes gens qui veulent éviter la dissipation et les plaisirs bruyans.

Cependant le vieux Dick ne fut pas long-tems dupe de cette prétendue amitié. Des mots échappés, des caresses imprudentes, presque toujours un lit commun; tout cela éveille le soupçon. Dick observa, épia, il surprit Fanny à demi-nue, et Seymour ne trouva d'autre moyen de la rétablir dans l'estime du vieillard, que de le mettre dans sa confidence.

Dick tenoit à ses devoirs autant qu'il

aimoit son jeune maître. Il balança entre l'intérêt qu'il lui inspiroit, et ce qu'il devoit au vieux lord. Il pensa enfin que Seymour étoit incapable de trahir celle à qui il avoit donné le titre d'épouse ; il jugea qu'un aveu de cette nature brouilleroit le père et le fils, sans rien changer à la situation des affaires ; il se tut, et attendit tout du tems.

Voilà où en étoit ce couple si jeune, si tendre, si intéressant, lorsque mon oncle en obtint plus qu'il n'auroit osé espérer.

« Corbleu ! dit Thomas quand lady
» Seymour eut cessé de parler, je savois
» bien que je vous serois bon à quelque
» chose. Je dois passer par Londres, j'i-
» rai voir milord Seymour, je lui dirai
» que sa bru est digne d'une couronne,
» que je veux qu'il approuve son maria-
» ge ; et s'il est récalcitrant, je vous dé-
» barrasse de ce père-là. »

Ce projet fou fit jeter les hauts cris à Fanny et à Seymour. Mon oncle toujours opiniâtre, n'en vouloit pas démordre ; les jeunes gens eurent beaucoup de peine à lui faire entendre que cette violence les perdroit sans retour, et il ne se rendit que lorsque Fanny lui eut fait observer qu'un adversaire de soixante ans n'étoit pas digne de lui.

Pour reconnoître sa docilité, on le chargea d'une lettre pour Thompson; on lui rappela verbalement mille détails dont il auroit à lui rendre compte. Thomas protesta qu'il embrasseroit le brave homme de toute son ame, et que, s'il oublioit une partie de ce qu'il venoit d'entendre, il y substitueroit des choses de son cru, qui ne seroient pas sans mérite.

CHAPITRE V.

Incidens, accidens, événemens.

DICK est rentré, la place est retenue, la valise est prête, les lettres cachetées; Thomas ressemble à une fille assez drôlette quand il a les yeux baissés, et les mains dans les poches de son tablier de mousseline; dans une de ces poches, Fanny a glissé une petite bourse qui renferme dix guinées; le soleil est allé éclairer les antipodes, la lune est cachée derrière un nuage : tout semble favoriser le fugitif.

Le voilà avec Dick, courant les rues d'Oxford, et s'acheminant vers la porte de Morlow. Pour se donner un air plus intéressant, il avoit le bras droit appuyé

sur celui du domestique, de la main gauche il retroussoit ses jupons jusqu'aux jarretières, il tortilloit le derrière en marchant, et il chantonnoit un air poissard qui avoit couru la ville et les fauxbourgs. Il approchoit de la porte, et il comptoit bien sortir d'Oxford sans malencontre; mais sa démarche plus que hardie, son tortillement de derrière, et son chant équivoque l'avoient fait suivre par un amateur à qui tout étoit bon, hors les petits soins et les plaisirs du cœur. Mon oncle entend quelqu'un sur ses talons, il a peur, et double le pas. L'amateur presse aussi sa marche, et prend familièrement sa nymphe par le bras gauche. Thomas tourne la tête, reconnoit son lieutenant, et frémit. Dick, persuadé que le trompette est reconnu et arrêté, s'enfuit avec sa valise, et laisse mon oncle très-embarrassé de sa personne, comme vous pouvez le croire.

L'officier, plus sûr de son fait par la retraite précipitée du grison, commence à faire l'amour militairement, c'est-à-dire, qu'il parle peu, et agit beaucoup. Thomas n'a pas trop de ses deux mains pour le contenir : la vivacité de l'attaque lui prouve l'erreur complète de l'assaillant, et il retrouve sa présence d'esprit ordinaire. Il quitte la défensive, se met à

son tour à jouer des mains, en passe une entre la ceinture de la culotte et le caleçon de l'officier, il fait sauter d'un coup la courroie qui serre la boucle, il tire des deux côtés, la culotte tombe sur les talons du lieutenant, et mon oncle prend sa course en éclatant de rire.

L'officier joué, et contraint de s'arrêter au beau milieu de la rue, jure et tempête entre ses dents; une patrouille, qui le trouve la chemise au vent, s'arrête, s'informe, prend vivement son parti; les soldats se dispersent, et se mettent à la poursuite de la donzelle qui a l'impertinence de déculotter un officier et de lui rire au nez. Thomas, empêtré de ses jupons, perd considérablement en vîtesse; déjà il entend résonner les talons des bottes sur le pavé; le bruit approche, il va être pris, il ne sait plus que penser, ni que faire.

Un carrosse élégant attendoit à la porte d'un hôtel, mon oncle saute dans la voiture. Le cocher, endormi sur son siége, est réveillé par le bruit de la portière; il descend précipitamment, demande pardon à milady de ne l'avoir pas entendue sortir de chez son amie, ferme la portière, remonte sur son siége, et fouette ses chevaux. Mon oncle se sent emporter, il ne sait pas où on le mène; mais

il ne peut courir de plus grand danger que celui auquel il vient d'échapper, et il se résigne. Quand il se croit assez loin pour ne plus rien craindre du lieutenant, il cherche à ouvrir doucement la portière, pour se laisser couler dans la rue ; le ressort est arrêté par un bouton qu'il ne connoît pas, qu'il ne trouve pas: il alloit baisser la glace, et faire un saut assez périlleux, lorsqu'il s'apperçut que la voiture étoit sortie de la ville, et rouloit sur la route même de Morlow.

Il auroit fallu être d'un bien mauvais caractère pour prendre en mauvaise part le service que lui rendoit le cocher: aussi mon oncle le laissa-t-il faire. Il se remit sur son coussin, et sa main tomba sur un de ces voiles que les femmes portent l'été pour se garantir du soleil; il jugea qu'il appartenoit à milady, et à tout hasard il s'en enveloppa la tête, pour rendre la ressemblance plus frappante.

Après une demi-heure de marche, le carrosse arrête devant un château, la porte s'ouvre à l'instant, le carrosse entre dans la cour, la porte se referme, et cela commence à tracasser mon oncle. Deux femmes-de-chambre se présentent pour l'aider à descendre : mon oncle perd tout-à-fait la trémontane, et s'appuie sur elles en poussant un gros soupir. Il s'a-

vance machinalement, et se trouve nez à nez avec milord, qui venoit poliment au-devant de sa chère moitié : autre accident ! milord est son colonel.

Bien que mon oncle eût le voile de milady, qu'elle fût comme lui habillée de blanc ce jour-là, et que la scène ne fût éclairée que par une bougie dont le vent faisoit vaciller la flamme, il y avoit cependant, dans la tournure et les manières, des différences qui auroient frappé milord, si un mari y regardoit de si près. Celui-ci présente la main à mon oncle avec assez d'indifférence, il le conduit à la salle à manger, et sort pour aller voir ses coqs, ses chiens et ses chevaux.

Mon oncle, resté seul, respire plus librement, et examine le local. La lune blanchissoit le faite d'une muraille circulaire qui n'avoit de sortie que par la porte qui s'étoit ouverte au bruit du carrosse, et le portier s'amusoit bêtement à caresser sa femme en dehors de sa loge ; la salle à manger n'avoit de vue que sur la cour : il étoit difficile de prendre un parti. Cependant l'heure du souper approchoit, il faudroit lever le voile, se déclarer, et le dénouement ne promettoit rien d'avantageux.

Pendant que Thomas se consulte, il

entend la voix de milord, sa frayeur redouble; il sort de la salle pour se réfugier n'importe où; il passe à tâtons dans un office, de l'office dans un cabinet, et du cabinet dans une chambre; de chambre en chambre, il arrive dans une basse-cour, de la basse-cour il gagne une vacherie. Dans un coin étoit un tas de paille, et mon oncle se blottit au milieu des gerbes, en attendant les événemens.

La vachère, grosse fille réjouie et rebondie, avoit pour amant un robuste palfrenier, à qui elle donnoit des rendez-vous sur le tas de paille même où mon oncle étoit caché: on n'a pas toujours ses aises dans ce monde. L'amant empressé, étoit déjà arrivé, et attendoit avec impatience. Aux premiers pas de mon oncle, le cœur lui battit d'aise; mais quand il entendit Thomas qui se prenoit les jambes dans les licols des vaches, et qui renversoit les pelles et les fourches, il jugea avec beaucoup de sagacité que ce ne pouvoit être sa chère Mary, qui connoissoit trop bien les êtres pour se fourvoyer ainsi. Il craignit d'être découvert, et il s'étoit tapi sous les bottes, lorsque mon oncle se plaça directement sur lui. Le palfrenier ne concevoit pas ce que vouloit faire là celui ou celle qui demeu-

roit

roit immobile comme lui, et qui comme lui paroissoit retenir son haleine.

La fille de basse-cour, qu'amour pressoit aussi, arrive sur la pointe du pied, vient droit au tas de paille, trouve sous une main la jambe du palfrenier, sous l'autre un jupon de taffetas; elle ne doute pas que milady ne passe une fantaisie avec son amant : elle enrage, mais elle se tait et se retire, parce que dans ces sortes de cas les explications sont au moins inutiles, et qu'intérieurement elle ne pouvoit se dissimuler que madame ne méritât la préférence à tous égards.

Le palfrenier, fatigué de porter mon oncle, et ne pouvant résister plus longtems à la gêne horrible qu'il éprouve, et à l'incertitude qui le tourmente, veut connoître enfin l'immobile et taciturne animal qui lui brise les membres. Il dégage un bras doucement, bien doucement, il avance la main, et le moëlleux des étoffes le frappe à son tour. Comme le drôle ne manquoit pas de bonne opinion de lui-même, il se persuade que milady est sensible à son mérite, qu'elle a découvert ses rendez-vous, et qu'elle veut prendre un moment la place de la vachère. Il agit d'après cette persuasion, il tâtonne, il fourrage; la culotte de peau du trompette dérange toutes ses idées; il

partage la frayeur qu'il a inspirée à mon oncle, il fait un effort violent, il se tire de dessous les bottes, il roule d'un côté, Thomas de l'autre : tous deux se relèvent et se sauvent, le palfrenier par la porte qu'il connoissoit, Thomas par une croisée qui se trouve devant lui. Le déserteur saute dans un potager, gagne un mur garni de treillages, et grimpe le plus lestement qu'il peut. Le jardinier s'imagine qu'on vient voler ses choux, il sort de sa hutte, suivi de deux chiens et armé d'un fusil; il court du côté ou mon oncle, en montant, brisoit le treillage sous ses pieds; il ajuste, il lâche son coup à l'instant même où Thomas venoit de se laisser couler de l'autre côté.

Les garçons jardiniers, les palfreniers accourent à l'explosion. Le jardinier soutient qu'il a tué le voleur, et qu'il l'a vu tomber. On le cherche, on ne trouve personne; on conclut qu'il n'est que blessé, et qu'il s'est traîné dans les asperges ou dans les artichauts : les recherches continuent, et mon oncle, débarrassé pour la seconde fois, court à travers les champs, et cherche à regagner son chemin.

Cependant le désordre se communiquoit du potager au grenier à foin, où Mary avoit joint son palfrenier, et où

elle s'expliquoit avec les pieds et avec les ongles : du grenier à foin, le tumulte commençoit à s'insinuer dans le château. Milord avoit fait sa tournée, il étoit rentré, on avoit servi, et milady ne se trouvoit pas; ses femmes la cherchent dans sa chambre à coucher, dans sa bibliothèque, dans son cabinet de toilette; on l'appelle à grands cris, les domestiques se rassemblent, bouleversent inutilement la maison et les jardins : l'alarme devient générale. On descend des lanternes dans les puits, dans les privés, on sonde deux étangs: milord se désole, ou en fait semblant.

On sonne à tout rompre à la principale entrée, on court, c'est un carrosse, c'est la livrée de la dame d'Oxford chez qui milady a passé la soirée ; c'est milady elle-même, qui descend de très-mauvaise humeur, qui gronde son mari stupéfait ; qui rudoie son cocher, qu'elle a fait chercher dans la ville une partie de la nuit ; c'est le malheureux cocher qui jure qu'il l'a ramenée, c'est milord qui l'atteste, ce sont ses femmes qui le confirment : c'est milady qui croit qu'on est d'accord pour se moquer d'elle, qui soufflète ses femmes, qui renverse la table, et qui va s'enfermer chez elle.

Après un peu de réflexion, milord vit

clairement qu'il y avoit du *qui-pro-quo*, et qu'il étoit certain qu'on avoit amenés deux dames tout-à-fait différentes. Comme il s'expliquoit d'une manière très-lumineuse, il le fit aisément comprendre à ses gens. Ceux-ci, persuadés que milady étoit étrangère au hourvari qui venoit d'éclater, rapprochèrent les époques ; les uns racontoient l'incident de la vacherie, les autres, l'escalade du mur du potager, et milord, toujours conséquent, jugea que la dame qu'avoit amenée son cocher, avoit eu de fortes raisons de disparoître subitement. Mais pourquoi étoit-elle montée dans son carrosse, pourquoi s'étoit-elle laissé conduire chez lui? C'est à quoi milord rèva jusqu'au jour, et ce qu'il ne put jamais pénétrer, parce que mon oncle, qui pouvoit seul l'instruire, se soucia fort peu de lui donner de ses nouvelles.

Cependant le cher Thomas approchoit du village où il devoit prendre la diligence : son voile chiffonné, son jupon déchiré, sa robe couverte de plâtre et de boue, le replongèrent dans de nouvelles anxiétés. Comment se présenter à la voiture dans ce grotesque équipage ? Comment se procurer des habits d'homme sans se faire moquer de soi, et piquer la curiosité qui pourroit avoir des suites funestes ?

Il maudit la terreur panique qui avoit fait disparoitre Dick et sa valise, et il marchoit toujours en cherchant quelqu'expédient que son cerveau fatigué lui refusa long-tems.

Déjà il voyoit le clocher du village, dont l'aurore naissante doroit la flèche; déjà il entendoit le bêlement des agneaux, le mugissement des bêtes à corne; déjà le pavé résonnoit au loin sous les roues pesantes des rouliers, il étoit jour enfin, et mon oncle apperçut plus distinctement encore le délabrement ridicule de ses vêtemens. Il se pressa de s'en dépouiller, les jeta dans un fossé, et poursuivit sa route, ne possédant au monde que sa culotte de peau, ses bas, ses souliers, et la petite bourse de Fanny.

Il entra dans le village, pâle et défait, comme on l'est après une nuit pénible passée sans boire et sans manger. Une bonne femme, qui l'apperçut la première, s'écria qu'on l'avoit volé; mon oncle saisit cette idée, et dit aussi-tôt comme la bonne femme: les badauds de l'endroit, car il y en a partout, se rassemblèrent autour de lui; il fallut leur faire une histoire, et il la fit si naturellement, qu'on le conduisit chez le juge de paix, qui reçut sa déposition, et qui mit ses *watch*

men en route, après des voleurs qui n'existoient pas.

Mon oncle ne fut pas plutôt débarrassé du juge de paix, qu'il pensa au plus pressé. Il se rendit à l'auberge où relayoit la diligence; il mangea au coin du feu la tranche de *roastf-beef*, il but la mesure de *strong beer*; l'hôtelier lui abandonna pour sa guinée une redingotte et un chapeau passable; monsieur Jeffris prit sa place dans la voiture, et il se crut à la fin de ses épreuves lorsqu'il roulà sur le grand chemin de Londres: le ciel en avoit autrement ordonné.

Il arriva le soir dans la capitale, excédé de fatigue, et ayant plus d'envie de dormir que d'aller voir le père Thompson. Il avoit d'ailleurs son petit amour-propre, et il étoit bien-aise de s'arranger décemment avant de se présenter devant lui: il se rendit donc à une taverne de modeste apparence, soupa de bon appétit, et monta à une chambre à deux lits, dont l'un lui étoit destiné; l'autre étoit pour un sergent d'infanterie, que sa mauvaise étoile avoit amené dans la même auberge, et qui commençoit à se déshabiller. Deux voyageurs, commensaux d'un même appartement, ne se couchent pas sans se saluer, et cette première politesse engage nécessairement la conversation.

On parle volontiers de ce qui flatte, ou de ce qui intéresse le plus, et ces messieurs, en se déculottant, raisonnoient combats et tactique, comme s'ils eussent été des militaires.

Le sergent étoit une espèce d'original qui, à l'entendre, avoit fait des choses incroyables ; et mon oncle, à qui ses hauts faits étoient indifférens, l'écoutoit sans répondre, et commençoit à bâiller. Mais le sergent s'avisa de mettre les anglais au-dessus des romains, et les français au-dessous des troupes du roi de Portugal, qui ne valent pas mieux que les soldats du curé de Liége, ou que les faquins qui montoient la garde avec des parasols à la porte du Vatican : mon oncle secoua vivement les oreilles, et cependant il se possédoit encore. Son caractère bouillant l'emporta sur toute espèce de considération, lorsque le sergent, en éteignant la chandelle, se vanta, entr'autres exploits, d'avoir lui seul fait fuir à Culloden tout un piquet de troupes françaises. Il étoit de la prudence de se taire ; mais mon oncle poussé à bout, riposta au sergent par un *tu en as menti* fortement prononcé, et il ajouta : « Les français se sont battus comme des » diables à Culloden, et si les monta- » gnards nous eussent secondés, nous

» forçions le duc de Cumberland et son » armée à se jeter dans la Ness. — Nous » eussent secondés !.... nous forcions !.... » tu es donc un français, toi ? — Oui, » f....., et je m'en fais honneur. — Je » t'arrête *de par le roi*. — Et moi je te » coigne. » Et mon oncle, déjà hors du lit, avoit été chercher le sergent dans le sien ; il le tenoit aux cheveux d'une main, et le frappoit de l'autre où il pouvoit l'attraper. Imprudent, mauvaise tête ! que de sottises tu feras encore ?

Le sergent se défendoit vigoureusement, et, au bruit des tables et des chaises renversées, le cabaretier et son aide de cuisine accourent et s'informent de la cause du tumulte. Le sergent, qui étoit dans toute sa force, tenoit alors mon pauvre oncle sous lui, et l'auroit assommé, si on ne lui eût ôté des mains. Le sergent le dénonça au cabaretier comme un partisan des Stuarts, et il ordonna au marmiton d'aller chercher un constable ; le cabaretier que Thomas intéressoit, esseya de fléchir le sergent : celui-ci, outré des coups qu'il avoit reçus, ne voulut rien entendre ; il menaça l'hôtelier de le dénoncer lui-même, si son garçon n'obéissoit à l'instant. Il fallut céder, et le sergent impitoyable tint mon oncle en respect avec la pointe de son sabre,

jusqu'à ce que le constable arrivât.

Le courage ne pouvoit rien dans cette conjecture : pas de pelle, point de pincettes, rien à jeter à la tête du sergent. Mon oncle, outré de rage, se rongeoit les poings en marchant à grands pas dans la chambre ; il s'arrachoit les cheveux, se frappoit le crâne contre les murs, et n'en étoit pas plus avancé. Le constable arriva avec deux watch-men. Mon oncle interrogé, avoua qu'il étoit des troupes françaises faites prisonnières à Inverness. Il se garda bien de parler du régiment anglais dans lequel il avoit servi, de ses camarades qu'il avoit échinés, et de sa désertion. Il dit que depuis la défaite du prince Edouard, il avoit erré en Ecosse et en Angleterre, cherchant toujours, pour repasser en France, une occasion qui ne s'étoit jamais présentée.

Le constable le fit habiller, le mit dans un fiacre, et le conduisit à la prison de Newgate. Il y passa le reste de la nuit, sur la paille, à maudire sa destinée, ou plutôt sa fatale imprudence.

Le lendemain, un commissaire des guerres vint prendre de lui les renseignemens qui devoient constater la vérité de sa déclaration, et il fut décidé qu'il iroit partager le sort de ses compatriotes pris à Culloden ou ailleurs. En conséquence

on l'agrégea à l'équipage d'un navire marchand, qu'un petit corsaire anglais avoit pris et conduit dans la Tamise; on leur attacha à tous les mains derrière le dos, et leur escorte leur fit prendre le chemin d'Yarmouth.

Les grandes infortunes sont faites pour les grands hommes, et si on considére Régulus, Jugurtha, Mithridate, César, Pompée, Caton se donnant la mort, ou la recevant de leurs ennemis; si, parmi les modernes, on s'arrête à Bayard, à Nemours, à Turenne, à Charles XII, à Bellille, à Dampierre, à Marceau, tués après des victoires, ou au sein de la victoire même, on avouera que le fameux Thomas devoit s'affecter peu d'un revers qui lui laissoit au moins l'espérance : aussi prit-il galamment son parti dès la la fin de la première journée.

CHAPITRE VI.

Qui paroîtra incroyable, et qui l'est moins que la surprise de Crémone.

On rit, on chante, on boit en prison comme ailleurs, quand on a de l'argent. Le gousset de mon oncle étoit passablement fourni ; il faisoit régulièrement ses

quatre repas, et comme il aimoit la société, il régaloit de tems en tems trois ou quatre amis qu'il avoit choisis parmi ce qu'il y avoit de plus brave et de plus crapuleux dans l'espèce de bagne où il étoit renfermé.

Avec les dispositions heureuses qu'il avoit reçues de la nature, ces messieurs lui firent faire du chemin en peu de tems. Ce fut d'eux qu'il apprit que la morale est inutile, la religion un préjugé, la probité une duperie. La conséquence de cette première donnée est que les hommes n'ont rien en propre, que la terre est à tous, et que tous ont un droit égal à ce qu'elle produit. Malheureusement il ne pouvoit mettre en pratique à Yarmouth ces principes sublimes; mais ils germoient dans son ame; ils y fructifioient, et il n'attendoit que le moment qui le rendroit à lui-même, pour sortir tout à fait de la classe commune.

Cependant on ne va pas très-loin avec sept à huit guinées, quand on vit bien et qu'on se permet de traiter. Mon oncle, qui n'avoit jamais possédé un pareil trésor, l'avoit cru inépuisable, et, comme il est dur de renoncer à un certain bien-être, il prit de l'humeur quand il fut à sa dernière couronne. Il devint brutal et querelleur quand il se vit réduit au pain,

aux fèves et à l'eau du roi Georges. Mais il avoit pris sur ses camarades un ascendant qu'il avoit dû d'abord à sa petite opulence, et qu'avoient augmenté et soutenu une figure martiale, un caractère énergique, et un esprit capable de conceptions hardies. Ses compagnons de malheur avoient pris insensiblement l'habitude de lui céder en tout; ils lui pardonnoient ses brusqueries, et ils étoient disposés à suivre l'impulsion qu'il plairoit à Thomas de leur donner. Il étoit chef de parti sans le savoir, et sans autre droit que celui

Qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Il soupiroit pour sa liberté, sans avoir imaginé encore que la force ou l'adresse pût la lui rendre. Des murs élevés, des portes solides, des geoliers actifs, et une garde militaire ne lui permettoient pas de se livrer à un espoir chimérique; son imagination même ne s'y étoit jamais arrêtée, et pendant cinq à six mois, il avoit trompé l'ennui qu'amène l'oisiveté, en apprenant à tirer des armes, d'un maître à qui il enseignoit à jouer du flageolet.
Un

Un événement, très-foible en lui-même, amena une étrange révolution dans les prisons d'Yarmouth : les guichetiers avoient apporté la pitance du jour, et le roi Georges, ou le géolier en chef avoit jugé à propos de retrancher la livre de beurre qui aissaisonnoit ordinairement trois boisseaux de féves dures et noires. Un prisonnier se permit quelques observations assez fortes, auxquelles l'homme de garde qui accompagnoit la chaudière, répondit par un coup de bourrade qui jeta le raisonneur à la renverse : c'étoit justement un des chenapans que mon oncle avoit pris en affection.

« Sacredieu ! s'écria-t-il en français; il » faut que nous soyions bien bêtes pour » nous laisser traiter ainsi par une vingtaine d'hommes, parce qu'ils ont des » fusils. Prenons les clefs de ces marauds-» là, sortons, la garde fera feu, mais » elle n'en tuera que vingt ; les autres » prendront fusils et cartouches, et se-» ront hors la ville avant que la garnison » ait le tems de se mettre sous les armes ; » on gagnera le bord de la mer, on se » jetera dans cinq à six bateaux pêcheurs, » et on fera voile pour la France. Allons, » amis, à moi ; » et il prend au collet le soldat qui a terrassé son camarade, et il le désarme, et les autres fouillent les gui-

chetiers, et les clefs sont enlevées, et les portes ouvertes.

Mon oncle, en sa qualité de chef, sort le premier, les autres se précipitent après lui, la garde se range à la hâte, les français essuient la décharge, dix-huit tombent, Thomas n'est pas touché. Il s'arme, il charge en marchant, ses compagnons l'imitent, et les voilà sortis de l'enceinte, ayant vingt coups prêts à tirer.

Ils marchent précipitamment, mais en bon ordre. Ils ne connoissent pas la ville, et au détour d'une rue ils tombent sur un poste de trente hommes qui avoient eu le tems de se mettre en défense. En un instant la baïonnette a décidé l'affaire ; les anglais sont culbutés, l'un d'eux est pris, Thomas le force à lui servir de guide, et lui ordonne de le conduire vers la mer.

Le soldat troublé, ou capable d'une ruse de guerre, obéit ; mais il fait sortir les français par la porte du port, et les met sous une redoute qui en défend l'entrée. Thomas furieux, lui casse les reins d'un coup de fusil, et au même instant la batterie du fort tire à cartouches, et jette trente à quarante de ces braves sur le pavé. La générale bat dans la ville, déjà les compagnies se forment et marchent, Thomas va être pris entre deux feux, il n'espère pas de quartier ; un prodige seul

peut le sauver : il imagine et exécute à la fois.

La redoute qui protège le fort, n'est défendue du côté de terre que par un épaulement, et n'est gardée que par quarante hommes ; Thomas profite du moment où les canonniers rechargent leurs pièces, il court droit au fort, il y pénètre à travers la fusillade, il égorge la garde, il force les portes d'un magasin d'armes, et il arme le reste de son monde.

Il ne perd pas une minute, et fait toutes ses dispositions : il range ses soldats d'infanterie le long du parapet, il met ses artilleurs aux pièces, il les fait pointer sur la ville ; ses matelots apportent ce qu'ils trouvent de charbon et de grils pour faire rougir des boulets.

Cependant le régiment de milice de Midlesex s'avançoit, croyant n'avoir à réduire que trois cents prisonniers sans armes : on est étonné de les voir maîtres du fort. Le colonel déploie sa colonne sur les quais, et combine un plan d'attaque avec son état-major. Pendant qu'il délibère, le général Thomas engage l'affaire à coups de canon ; son infanterie fait un feu roulant qui met le désordre dans les rangs ; les français encouragés redoublent d'efforts et de prestesse ; les ennemis se cachent derrière les maisons ; le colonel

et ses officiers-majors restés seuls, tombent enfin d'accord sur un point : c'est qu'il faut se retirer.

Déjà Thomas se croit victorieux ; déjà le pavillon rouge est abattu, et remplacé par un pavillon français, que mon oncle a fait avec le devant de sa chemise. Le charbon est allumé, les boulets rougissent, et nos français ne doutent pas qu'en mettant le feu à quelques maisons d'Yarmouth, ils n'obtiennent des provisions et un bâtiment pour passer en France : c'est à cela que se borne leur ambition.

Mais un général de seize ans ne peut pas tout prévoir. L'attention et les efforts de Thomas se dirigeoient contre la ville, et il ne s'appercevoit pas que le vice-amiral, commandant la marine, vieux renard sachant à fond son métier, se disposoit à le chauffer de près.

Il avoit fait amarer sous le fort les vaisseaux dont les manœuvres n'étoient pas en état, et le canon de mon oncle ne pouvant plonger perpendiculairement, ils se trouvoient hors d'atteinte. Il avoit fait conduire au milieu du port deux frégates de cinquante canons, dont les hunes étoient chargées d'hommes armés de pierriers et d'espingoles qui, portant la balle plus loin que le fusil, devoient faire taire la mousqueterie de la redoute. Der-

rière les frégates étoient deux galiotes à bombes, destinées à écraser, ou à disperser ceux qu'on ne pourroit ajuster du haut des hunes. D'un autre côté, le régiment de Midlesex, qui ne pouvoit se battre à découvert devant vingt pièces de batterie, faisoit des coupures derrière les maisons, et se retranchoit avec des charrettes et de gros meubles, pour repousser les sorties, s'il prenoit à mon oncle la fantaisie d'en tenter. Tout cela se disposoit avec ordre et diligence, et le général Thomas touchoit à sa ruine totale, lorsqu'il se croyoit sûr du plus brillant succès.

Les boulets étoient rouges, les canonniers commençoient à les faire rouler dans les pièces; plusieurs étoient déjà tombés sur les édifices d'Yarmouth, quand un carillon d'enfer fait tourner mes héros français du côté de la mer. Les pierriers des hunes, les batteries des frégates, les mortiers des galiotes, tout fait feu à la fois; les balles et les bombes pleuvent dans la redoute; le plus grand nombre est tué ou mutilé avant qu'on puisse retourner les canons, et les pointer contre le port; le sang coule, il ruisselle, et les plus hardis pâlissent; Thomas, l'intrépide Thomas perd lui-même la tramontane; il prononce le cri fatal : *Sauve qui peut*! cri qui déshonore un général fait,

et qu'on peut pardonner à un commandant de hasard, âgé de seize ans. Au reste, que vous pardonniez ou non, il n'en seroit ni plus ni moins.

A ce cri, le désordre est porté à son comble. On jette les armes, on se presse, on se culbute, on sort de la redoute, on fuit sans savoir où on va. Les uns se précipitent dans la mer, d'autres vont se jeter sur les baïonnettes des milices anglaises, quelques-uns se dispersent dans les rues, et sont tués à coups de fusils; mon oncle, après avoir erré à l'aventure, se trouve sur le bord de la rivière qui se jette dans le port au nord de la ville; huit de ses camarades l'ont suivi machinalement; six savent nager, et passent avec lui à l'autre bord. Ils courent, ils filent le long de la côte, en tirant sur Wursted; ils apperçoivent à peu de distance des champs de houblon; ils se courbent, ils se traînent sur les genoux et les mains; ils y entrent sans être apperçus.

Le vice-amiral et le colonel avoient autre chose à faire que de s'occuper de sept à huit fuyards. Il falloit détruire le gros des insurgés, sauf à se mettre ensuite à la recherche de ceux qui auroient échappé. Il restoit à peine une heure de jour, il étoit essentiel d'en profiter, et ce fut ce qui sauva mon oncle.

La nuit vint. Les malheureux, excédés de fatigue et de faim, se levèrent, mangèrent du houblon, et reprirent quelques forces. Ils tinrent ensuite conseil, et tous étoient d'avis différens. On se contredit, on s'aigrit, on reprocha à mon oncle la témérité d'une entreprise qu'on ne regardoit plus que comme une folie : tel est le sort de ce qu'on appelle un grand homme. Le succès seul le justifie :

Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Il falloit pourtant se décider à quelque chose : se rendre à Yarmouth, c'étoit le moyen le plus sûr d'être pendu promptement ; se cacher, et piller la nuit, cela ne pouvoit durer long-tems : on se détermina à retourner à la côte, à chercher un bateau, et à s'embarquer, dût-on crever de faim en route.

Voilà donc le général sans armée, et ses compagnons redevenus ses égaux, allant de rochers en rochers, tâtonnant, ne trouvant rien, et jurant en proportion de leur mauvaise humeur. Ils arrivent à un petit village bâti sur le bord de la mer. Les habitans, laboureurs et pêcheurs selon les saisons, avoient leurs

bâteaux attachés devant leurs portes, et dormoient tranquillement, *les uns avec leurs femmes, et les autres tout seuls.*

Les bateaux étoient arrêtés par des chaînes de fer qui s'enfiloient les unes dans les autres, et dont la dernière faisoit, autour d'un poteau élevé, plusieurs tours terminés par un fort cadenas. On ne brise pas cela avec les mains, et on n'avoit pas même un couteau : il n'y avoit d'autre parti que d'arracher la pièce de bois. Mes sept lurons poussent, tirent, s'agitent, se démènent; le bruit qu'ils font réveille les mâtins du village, ils aboient devant les portes, ou dans les maisons; les habitans s'inquiètent et se lèvent; le shériff du lieu, qui procédoit à la fabrication d'un petit magistrat, s'arrête, au grand mécontentement de madame la shérive, prend sa perruque, son long bâton blanc, et la chemise en avant, et pour cause, il sort pour s'informer de la cause du vacarme qui l'a dérangé de ses fonctions matrimoniales.

Pendant qu'on s'interroge, qu'on se répond, qu'on allume des lanternes, qu'on se met en état de se présenter plus décemment, le poteau a cédé aux efforts soutenus de mes aventuriers; ils ont démêlé les chaînes, ils se sont emparés du

meilleur bâteau, et poussé les autres à la dérive, pour qu'on ne courre pas après eux.

La mer étoit houleuse, et il n'étoit pas possible de gagner le large dans un aussi frêle bateau, que la moindre lame devoit emplir ou renverser. Il fallut ramer en longeant la côte, et tâcher de repasser devant le port d'Yarmouth, pour entrer dans la Manche. Les ténèbres favorisoient les fugitifs; ils avoient du courage, de la force, et ils espéroient avoir dépassé le port avant que le jour permit à la garde du fort de les signaler. Si le vent tomboit, ils se proposoient de s'éloigner de la côte, ils comptoient rencontrer quelque bâtiment français qui les prendroit à son bord.

Le succès cependant ne répondoit point à leurs efforts. D'abord ils avancèrent peu, bientôt le bateau demeura immobile; ils s'apperçurent enfin qu'ils rétrogadoient. Ils ne savoient à quoi attribuer ce prodige, ils se donnoient au diable pour en démêler la cause : elle étoit très-simple. Ils étoient près du golfe de Boston, la mer montoit, et les flots, qui de toutes parts se réunissoient et se précipitoient vers l'embouchure du golfe, entraînoient le bateau. Hors d'haleine et découragés, ils abandonnèrent les avi-

rons, et se livrèrent à la merci des flots.

Bientôt ils se trouvèrent à l'entrée du golfe, dans lequel les courans les portèrent avec rapidité. Ils alloient retoucher cette terre qu'ils avoient tant d'intérêt de fuir, et leur perte paroissoit inévitable : un hasard inespéré les sauva.

Une chaloupe à mât et à voile triangulaire sortoit de Boston vent arrière ; quatre rameurs secondoient le vent, et hâtoient la marche, malgré l'impétuosité de la marée contraire. Le bateau de nos français, sans gouvernail, sans manœuvres, emporté à l'aventure, alloient se croiser avec la chaloupe, ou peut-être l'accrocher, et la violence du choc devoit submerger le plus petit des deux bâtimens. L'amour de la vie se réveille dans le cœur de l'homme le plus malheureux, à l'aspect d'un danger éminent : nos aventuriers reprirent leurs rames pour éviter la chaloupe ; mais ils n'avoient parmi eux que trois matelots. Les autres, qui pouvoient les aider dans toute autre circonstance, leur nuisoient dans celle-ci, et rendirent inutiles leur adresse et leurs efforts. Des contre-tems, ou des coups d'aviron contraires à la manœuvre que vouloient faire les trois matelots, mirent le bateau en travers ; l'avant de la chaloupe lui donna dans le flanc, et le fit

aussi-tôt chavirer. A l'instant où le bateau est totalement incliné, où la mer y entre en abondance, mes sept aventuriers, par un mouvement machinal, et prompt comme la pensée, saisissent le bordage de la chaloupe, et sautent dedans, sans autre intention que d'échapper à la mer.

Les rameurs tournent le dos au but vers lequel ils se dirigent. Les anglais, qui conduisoient la chaloupe, n'avoient donc pas vu le bateau qui venoit d'être englouti. Figurez-vous leur étonnement lorsqu'ils voient au milieu d'eux sept français qui semblent tombés du ciel : la frayeur s'empare d'eux, ils tombent à genoux, et demandent la vie. Nos français, qui alloient la leur demander, reprennent courage, et profitent de l'occasion que la fortune leur présente. Ils confisquent la chaloupe à leur profit, et après s'être assurés que les quatre anglais sont sans armes comme eux, ils leur ordonnent de continuer la manœuvre ; les trois matelots français travaillent avec eux : les autres veillent sur les prisonniers.

Quel changement de situation ! Cinq minutes avant, tout étoit désespéré, et maintenant nos aventuriers sont maîtres d'une grande chaloupe bien gréée, bien

conduite, et qui peut en trente-six heures les mener à la côte de France. Mon oncle, ravi, enchanté, oublioit que depuis seize heures il n'avoit eu pour se restaurer qu'un peu de houblon, qui n'est pas très-restaurant. Il alloit chantant d'un bout de la chaloupe à l'autre, portant sur l'épaule, en guise de fusil, un mauvais aviron dont il se proposoit de casser les reins au premier anglais qui ne rameroit pas comme il faut.

En allant et venant, lorsque Thomas fut las de chanter, et que le silence qui régnoit sur la plaine liquide ne fut plus interrompu que par le bruit mesuré des rames, il crut entendre quelques gemissemens partir de dessous un abri formé, à l'arrière de la chaloupe, avec un morceau de toile soutenu sur deux bâtons croisés. Il s'approche, il se baisse, il alonge le bras; c'est une femme qui pleure..... Ce n'est rien pour mon oncle; mais auprès d'elle est un sac, et près du sac un petit baril. O surcroît de bonheur! Le sac est rempli de pains frais, et le baril contient du rum d'excellente qualité. Thomas jure, rit et saute d'aise: il distribue des vivres à ses compagnons, leur fait boire un grand coup, mais rien qu'un, parce qu'il est essentiel de conserver sa tête, et il va remettre le petit baril

baril auprès de la femme qui continue à se lamenter et à gémir.

« Qu'est-ce donc, demanda-t-il à un » matelot anglais, que cette guenon qui » pleure là-bas au bout ? — C'est une » malheureuse que nous conduisions à » Botany-Bay. — Vous alliez en Amé- » rique dans une chaloupe ! — Nous al- » lions joindre notre vaisseau, qui est » mouillé à une démi-lieue de l'entrée du » golfe. — Ah, vous avez un vaisseau... » et qu'est-ce que c'est que ce vaisseau- » là ? — C'est un bâtiment de trois cents » tonneaux, chargé de toiles pour les co- » lonies. — Ah, diable ! armé en guerre ? » — Non. — Et de combien d'hommes ? » — Dix. — Il n'en reste donc que six » à bord..... Mes amis, l'appètit vient en » mangeant: il faut prendre ce vaisseau- » là. Il faut le prendre, répètent les six » autres. Nous le vendrons à Dunker- » que, poursuit mon oncle. — Nous le » vendrons.... — Jusqu'à la quille, et » nous nous divertirons tant que nous » aurons de l'argent. Bravo, Thomas ! » bravo, mon ami !

» Ah çà, coquin ! reprit mon oncle en » s'adressant au matelot anglais, si tu » nous as dit vrai, on reconnoîtra la cha- » loupe, et on nous laissera aborder sans » difficulté ; alors nous te prouverons

» que nous sommes de bons enfans : si au » contraire tu nous as menti, si ton capitaine brûle seulement une amorce, » nous vous jetons tous quatre à la mer. »

Le pauvre anglais jura ses grands dieux qu'il avoit dit l'exacte vérité ; mon oncle lui fit boire un coup, et on mit le cap sur le vaisseau qu'on vouloit enlever. Quand on en fut à la portée d'un mousquet, on lia fortement les quatre anglais à leurs bancs, et on aborda comme on l'avoit prévu. Mon oncle et trois autres sautèrent après les manœuvres, et grimpérent sur le tillac comme des écureuils. Deux hommes faisoient le quart, et fumoient tranquillement leur pipe en attendant leur chaloupe. Avant qu'ils pussent se reconnoître ; avant même qu'ils eussent jeté un cri, mon oncle et un de ses camarades avoient empoigné le premier ; les deux autres avoient saisi le second, et les avoient envoyés avec les merlans et les marsouins.

Armés chacun d'un levier du cabestan, ils descendent dans l'entrepont, et en assomment trois autres qui dormoient dans leurs hamacs, et qui passent, sans s'en douter, du sommeil à la mort. Après cette expédition qui assuroit la victoire, nos gens entrent dans la chambre du capitaine.

Il tenoit un verre de punch, que venoit de lui verser son mousse. A l'aspect de quatre inconnus armés de leviers teints de sang, le verre lui tombe des mains : il n'a pas la force de se lever de son fauteuil, et demande d'une voix tremblante ce que cela signifie. « Rien, lui répond » mon oncle, une bagatelle : ton vaisseau a changé de maîtres, et tu vas » descendre dans la cale jusqu'à nouvel » ordre. » Le capitaine marche sans répliquer un mot, saute, sans se faire prier, sur des balots de toile, et on ferme les écoutilles par dessus lui.

Ceux qui étoient restés dans la chaloupe, montèrent alors à bord avec les quatre anglais, que sept hommes pouvoient aisément contenir, et à qui, par cette raison, on ne fit aucun mal. Mon oncle, rétabli par ce coup de maître dans l'estime de ses compagnons, fut aussi-tôt proclamé capitaine.

Il ordonna d'abord de mettre le vaisseau sous voiles, et de cingler vers Dunkerque. Deux ou trois de ses camarades ne vouloient pas qu'on perdît la chaloupe, qui valoit son prix ; mais mon oncle jugea qu'il ne falloit pas s'amuser à la bagatelle ; que, pour conserver le vaisseau, il n'y avoit pas de tems à perdre, et il en falloit pour hisser la chaloupe

sur le tillac. On se rendit à ces raisons, et un des siens dénouoit les amarres qui retenoient l'esquif..... Thomas, à qui une bonne action n'a jamais rien coûté tant qu'elle n'a point blessé ses intérêts, Thomas arrêta cet homme, et fit une réflexion qui fut généralement approuvée : « A propos, dit-il, et cette pleureuse » qui est restée là-dedans? il est inutile » de l'exposer à se noyer. Il faut la mettre dans un coin de l'entrepont; nous » la mènerons en France. Si elle sait un » métier, elle travaillera; si elle n'en a » point, et qu'elle soit jolie, elle fera » comme tant d'autres. »

Deux hommes descendirent donc dans la chaloupe, prirent cette femme, et la mirent à bord. Elle s'évanouit dès qu'elle fut sur le vaisseau, et mon oncle, ennemi des petits soins, et plus encore de l'embarras, la fit descendre dans un des hamacs. Les porteurs, aussi peu galans que Thomas, la jetèrent au hasard auprès d'un des anglais qu'ils avoient assommés, et revinrent faire le service.

Le jour commençoit à paroître, les côtes de France se montroient dans l'éloignement, et le faîte de la tour de Dunkerque sembloit sortir du sein des eaux. On couroit trois lieues à l'heure avec un vent de côté qui enfloit toutes les

voiles : les matelots anglais, sans défense et sans ressources, secondoient franchement nos flibustiers ; six heures au plus encore, et ils seront dans le port.

Le capitaine Thomas, très-mauvais marin, mais officier très-actif, avoit l'œil à tout ; en examinant le dehors du navire, il s'apperçut qu'un des sabords de la cale étoit entr'ouvert. Il soupçonna celui qu'il avoit dépouillé de son grade et de son vaisseau, de chercher à se jeter à la nage, ou de tenter à introduire l'eau de la mer dans le bâtiment, et d'envoyer à fond les vainqueurs et les vaincus. Comme sa présence n'étoit pas de première nécessité sur le tillac, il descendit pour s'assurer de la vérité. Heureusement le pauvre capitaine ne pensoit qu'à déplorer la perte de sa fortune, car un incident assez extraordinaire lui eût laissé la liberté de faire ce qu'il auroit voulu.

En traversant l'entrepont, mon oncle passa près du hamac où l'on avoit déposé la pleureuse, et lui trouva une partie du visage baignée dans la cervelle du malheureux auquel on l'avoit accollée. Mon oncle, qui avoit comme un autre une façon d'honnêteté, jeta le défunt en bas du hamac, et se mit en devoir de débarbouiller, avec la couverture, l'infortunée dont l'évanouissement duroit encore. En frot-

tant, en essuyant, il regardoit, il s'arrêtoit, il essuyoit encore, il s'étonnoit, il croyoit reconnoître..... « Sacredieu! c'est » elle! c'est elle! s'écria-t-il enfin. » Et il l'enlève, et il la porte dans la chambre du capitaine, il la met sur le lit, il force toutes les armoires, il trouve du linge blanc et des cordiaux, il en fait avaler quelques gouttes, il frotte les tempes, il lave le joli visage avec de l'eau et du vinaigre ; il a enfin la satisfaction de rendre les sens à celle pour qui il donneroit sa vie.

« C'est vous, madame!... c'est vous!... » Hé, par quel diable de hasard alliez- » vous à Botany-Bay seule, et dans cet » équipage? qu'avez-vous fait de milord » Seymour? » Et sans écouter ce que lui répondoit Fanny, il se repentoit, il s'accusoit, il se désespéroit de l'avoir laissée si long-tems sans secours.

La jeune dame, également étonnée de retrouver Thomas, ne parloit d'abord, comme lui, qu'en mots entrecoupés et sans liaison. Ils se remirent insensiblement, la conversation prit un tour raisonnable ; et lorsque Fanny sut qu'elle n'étoit plus au pouvoir des anglais, elle jeta un cri de joie, et s'évanouit une seconde fois.

Thomas craignit qu'elle ne fût morte,

et il perdit la tête tout-à-fait. « Venez, » venez.... courez, à moi, crioit-il de la » porte de la chambre; qu'on ne la tou- » che pas, disoit-il à ceux qui descen- » doient à la hâte ; qu'on me donne de » l'eau-de vie, du rum, tout ce qu'il y a » de plus fort ; mais qu'on ne la touche » pas : je voudrois pouvoir ne pas la » toucher moi-même.... C'est la femme la » plus jolie, la plus respectable, la plus » bienfaisante des îles britanniques : ma » part de prise, mon autorité, mon bras, » mon sang, tout est à elle. » Et il étoit à genoux devant son lit, et il lui baisoit les pieds, et il lui entr'ouvroit la bouche avec une cuiller d'argent, et il y versoit un peu de rum, et il prenoit le bas de sa robe, et il le portoit sur son cœur.

Ses camarades le croyoient fou, et il en avoit tout-à-fait l'air : extrême en tout, Thomas ne pouvoit rien faire comme un autre. L'excès de son agitation ne l'empêcha pourtant pas de réfléchir que, si elle n'étoit pas morte, l'air feroit peut-être plus d'effet que le rum. Il ouvrit les fenêtres de la chambre, il en approcha le fauteuil du capitaine, il enveloppa avec respect, dans une pièce de voile, les jambes et le corps de Fanny, sur laquelle il se croyoit indigne de porter la main, et il l'assit dans le fauteuil, la tête appuyée

sur son épaule, qu'il avoit couverte d'une serviette blanche.

Bientôt une légère teinte rose perça à travers la pâleur ; la respiration devint sensible, les yeux se rouvrirent, et un souris obligeant fut la récompense des soins de Thomas. Les esprits se remirent tout-à-fait, et cet évanouissement, causé par une joie immodérée, fut le dernier accident qu'éprouva cette intéressante victime. Jugez de ce qu'elle avoit dû souffrir !

Les deux pauvres, témoins à son mariage, avoient reçu de Seymour une gratification qui les avoit fait exister pendant quelque tems. Il n'est pas d'habitude qui se contracte aussi aisément, et dont on se défasse avec plus de peine, que celle de l'aisance. L'un de ces gueux vit avec effroi les privations qu'alloit lui imposer encore le défaut d'argent, et il résolut de se soustraire une seconde fois à la misère. Il étoit clair que le jeune lord s'étoit marié à l'insu de ses parens ; il étoit donc certain qu'il avoit fait un mariage disproportionné : il étoit donc évident que le service le plus essentiel qu'on pût rendre à son père, c'étoit de l'en instruire, et il n'étoit pas douteux qu'il ne payât chèrement un tel avis. C'étoit souffler le chaud et le froid, c'étoit crier, *vive le roi ! vive*

la ligue ! Mais tant de gens font tous les jours ce métier-là sans qu'on s'en étonne, que la conduite du mendiant ne paroîtra pas du tout extraordinaire.

Il se rendit à l'hôtel du vieux lord Seymour, dont l'entrée lui fut interdite : un malheureux de cette espèce n'approche pas d'un vice-roi d'Irlande. Celui-ci, poussé par la famine, supportoit avec constance les rebuffades des valets, et revenoit tous les jours à la charge. Il aborda enfin milord au moment où il montoit en carrose. Il s'étendit sur son respect et son attachement pour la famille des Seymour, il s'apitoya sur le sort des pères qui ont des enfans indignes d'eux; il déclara enfin au vice-roi que son fils étoit marié à la fille de Robert Thompson, marchand de la cité.

Il auroit parlé deux heures encore, que milord n'eût pas pensé à l'interrompre : ce qu'il venoit d'apprendre l'avoit frappé à l'endroit sensible. Furieux et accablé en même-tems, il rentra à l'hôtel, se renferma dans son cabinet, et laissa à sa misère le coquin qui ne pouvoit plus lui être utile : ces drôles là devroient toujours se faire payer d'avance.

Ce n'étoit pas le mariage de Seymour qui excitoit la colère du vieux lord, le défaut de formes légales le rassuroit en-

tièrement ; mais il étoit indigné que son fils eût pensé à une alliance qui lui sembloit une de ces monstruosités impossibles à concevoir. L'audace de Thompson lui paroissoit plus révoltante encore : il auroit donné la moitié de sa fortune pour se venger d'une manière éclatante du bonhomme et de sa famille. Cependant, comme en Angleterre, où on nous assure qu'on n'est pas libre, le roi lui-même ne peut attenter à la sûreté d'un citoyen, milord, après avoir exhalé sa fureur, fut contraint de chercher des moyens doux qui le conduisissent au but qu'il se proposoit : c'étoit de détacher son fils d'une femme qui n'auroit dû être pour lui que l'objet d'un simple amusement.

Il fit chercher le père Thompson, qu'on trouva facilement, et il le manda chez lui. Thompson se présenta avec la simplicité des mœurs antiques, et la confiance que donne une sévère probité. Il écouta d'un front calme les reproches de milord, qui l'accusoit d'avoir donné les mains à ce qu'il appeloit la honte des Seymour ; mais il s'indigna de la proposition que lui fit ce seigneur, de recevoir dix mille guinées pour faire passer sa fille sur le continent. Il répondit avec fermeté que le mariage s'étoit fait à son insu, qu'il avoit blâmé le premier l'im-

prudence des jeunes époux, mais que jamais il ne trafiqueroit de l'honneur de sa fille. Milord chassa durement l'homme qui venoit de se montrer digne de son estime, et il se rendit chez milord Chatam.

Celui-ci apprit avec peine la nouvelle d'un engagement qui, bien que frivole en apparence, pouvoit renverser le projet d'établissement concerté entre le vieux Seymour et lui. Encore un an, et le jeune homme devoit jouir du bien de sa mère ; la droiture de ses principes étoit assez connue de milord Chatam, pour lui faire craindre qu'il ne ratifiât son mariage à sa majorité : c'étoit ce qu'il falloit prévenir ; mais quel biais employer ? Milord Chatam étoit revêtu de toute l'autorité que peut avoir un ministre anglais ; mais cette autorité est restreinte par la loi, et on ne peut sans danger franchir les limites qu'elle a posées. La nation entière avoit les yeux sur lui, sa conduite étoit sévèrement scrutée, les journaux du parti de l'opposition relevoient ses moindres fautes, lui en attribuoient quelquefois qu'il n'avoit pas commises, et il n'osoit ni saisir les presses, ni faire déporter les journalistes, même en se servant de ces grands mots dont on abuse encore ailleurs à l'année, quand on veut

perdre quelqu'un avec des apparences légales : mots usés, qui n'ont plus de sens, et qui n'en imposent qu'aux imbécilles.

Les seules ressources que put et que voulut employer le ministre, furent la dissimulation, la ruse et l'adresse. Il convint avec le vieux Seymour qu'ils resteroient quelque temps dans une inaction absolue, pour détruire la defiance qu'avoit inspirée à Thompson son entrevue avec milord ; qu'ensuite on attacheroit des gens affidés et adroits à tous les pas de Fanny, qu'on lui tendroit des pièges, qu'on l'entraîneroit à des démarches hasardées qui la perdroient dans l'esprit de Seymour. Si cela ne réussissoit pas, on l'attireroit à quelqu'endroit écarté, on la feroit enlever par quelques-uns de ces malheureux prêts à tout tenter pour un peu d'or, et à qui on ne laisse pas connoître la main qui les fait agir; on l'embarqueroit, on la descendroit en Norwège ou en Suède, on la vendroit aux directeurs des mines de cuivre, qui l'emploieroient au service des ouvriers; enfin, on arrangeroit pour le jeune Seymour l'histoire d'une prétendue infidélité, moyen de roman connu, mais qui produit toujours son effet sur un cerveau de vingt ans.

Dès le mois suivant, on mit en œuvre plusieurs

plusieurs de ces espions insinuans, et porteurs de ce genre de physionomie qui inspire d'abord la confiance. Ils se faufilèrent chez les voisins de Thompson, et n'en apprirent rien de relatif à Fanny, si ce n'est que depuis un an à-peu-près, elle vivoit chez une tante à Harford. Le nom et l'adresse de la tante connus, les mouchards partirent pour cette ville.

Arabella Thompson étoit une fille vieille et infirme. En conséquence, en sortant du lit, elle se mettoit dans son fauteuil à roulettes, et se faisoit pousser à sa croisée, où elle passoit la journée à prendre du thé et à regarder les passans. En face de sa maison étoit une auberge, et c'est-là que mes coquins se logèrent. Ils ébauchèrent d'abord la connoissance, d'un travers de rue à l'autre, par des révérences qu'Arabella rendoit avec beaucoup d'exactitude. Le lendemain, on prit la liberté de lui souhaiter le bon jour; on hasarda quelques mots honnêtes, auxquels la vieille répondit par un sourire qu'elle s'efforça de rendre agréable, et qui ne fut qu'une assez laide grimace. Le troisième jour, Harris, le plus jeune et le plus insinuant de la bande, se présenta chez elle.

Il s'annonça comme un marchand qui alloit à la foire de Cambridge, et qui ne

vouloit pas quitter Hartford sans lui faire des complimens de son frère, avec qui il étoit en relation de commerce; il l'entretint de sa famille en homme qui avoit pris à Londres tous les renseignemens imaginables; il parla peu de Fanny, sur laquelle il ne savoit rien, mais il en dit assez pour mettre Arabella sur la voie. Une fille vieille et infirme reçoit rarement des visites; une fille vieille et infirme aime passionnément à parler, c'est le seul plaisir qui lui reste; aussi Arabella s'en donna pour la veille, le jour et le lendemain. Elle raconta, beaucoup plus longuement que moi, les amours de sa nièce, son mariage, son départ de Londres.... Harris savoit tout cela. Elle entra dans le détail de son voyage et de son séjour auprès d'elle, de la voiture et des chevaux qui l'avoient conduite à Oxford. Cela commençoit à devenir intéressant. Elle s'étendit sur la vie douce qu'elle comptoit y mener auprès de son mari, logée sous le même toit, et trompant tous les yeux sous des habits d'homme qu'elle portoit avec une grace toute particulière... C'étoit ce qu'on vouloit savoir. Elle fit l'énumération de ses fracs, de ses gilets; elle ne fit grace de rien, pas même d'une cravatte: enfin elle crut faire un acte de discrétion marquée en taisant le

nom de l'époux, qui pourtant, disoit-elle, étoit le fils d'un des plus grands seigneurs des trois royaumes.

Harris, enchanté de sa découverte, quitta la tante comme on quitte ordinairement les vieilles dont on n'hérite pas, c'est-à-dire, sans beaucoup de cérémonies. Il retourna à son auberge, fit venir des chevaux de poste, mes drôles remontèrent dans leurs chaises, retournèrent à Londres, et rendirent compte à milord Chatam du succès de leur mission.

Le ministre, certain maintenant de ne pas se compromettre, écrivit aussi-tôt au shériff d'Oxford :

» Je sais qu'une fille de Londres, travestie en homme, vit dans le libertinage avec les écoliers de l'université.
» On m'assure qu'elle s'attache particulièrement au jeune lord Seymour, dont l'opulence est un attrait pour les femmes de cette espèce. Il est du devoir d'un magistrat de faire cesser ces désordres.

» Cependant, pour ménager les mœurs publiques, vous ne ferez arrêter cette fille que la nuit. Vous la ferez aussi-tôt conduire à Boston : le shériff de cette ville recevra mes ordres. »

Et il écrivoit à cet autre magistrat :

» On vous amènera d'Oxford une fille

» dont les excès ont mérité la déportation. Comme elle tient à une famille honnête, vous la ferez embarquer secrètement sur le premier vaisseau qui partira pour Botany-Bay. Jusques-là, vous la tiendrez en prison, et au secret. »

Milord Chatam, qui ne vouloit pas donner sur lui la moindre prise, se seroit bien gardé de faire embarquer Fanny à Londres. Sa famille eût pu être instruite de l'acte de violence commis envers elle; le bon Thompson, généralement estimé, eût trouvé des amis chauds; et, quoique les apparences fussent contre sa fille, il eût été difficile de ne pas se rendre aux instances, et peut-être aux clameurs de ceux qui eussent pris sa défense. Cachée au contraire dans une petite ville dont le port est peu fréquenté, il n'étoit pas probable que personne la réclamât.

Le shériff d'Oxford, pour prouver son respect et son dévouement aux ordres du ministre, se mit lui-même à la tête de ses constables, et se rendit la nuit à la maison qu'habitoit Seymour. A l'aspect des marques de sa dignité, toutes les portes lui furent ouvertes, et il alla frapper à celle des jeunes époux, qui goûtoient avec sécurité des plaisirs purs, toujours nouveaux pour eux.

Le vieux Dick fut étonné d'entendre frapper à cette heure ; mais comme il étoit sans défiance, il se leva tranquillement, et demanda ce qu'on vouloit : on le somma, au nom du roi, d'ouvrir à l'instant même. Dick, certain que son maître n'avoit rien à se reprocher, crut que le magistrat se trompoit d'appartement. Pour l'en convaincre, il ouvrit, et il commença un discours tendant à dissuader le shériff: on ne l'écouta point.

Deux hommes s'assurèrent de lui ; les autres pénétrèrent dans la chambre où Fanny reposoit dans les bras de Seymour. Ils se réveillent en sursaut et voient leur lit entouré d'étrangers. L'effroi glace d'abord la jeune épouse, et une douleur poignante froisse son cœur, quand le shériff lui ordonne de se lever et de le suivre. Seymour furieux, fait de vains efforts pour la défendre, il est nu, et sans armes. On le remet dans son lit ; on emploie la force pour l'y retenir. Il se répand en reproches, en imprécations, dernière et inutile ressource de l'homme désespéré, qui n'a pas la faculté d'agir.

On ouvre les armoires : on oblige Fanny à reprendre les habits de son sexe ; on laisse auprès de Seymour et de son valet cinq à six gardes, pour les empêcher de sortir de la nuit ; on met dans une voi-

ture sa jeune épouse, baignée de larmes et suffoquée de sanglots.

Ceux qui la conduisoient, la jugeoient d'après la lettre que le shériff avoit reçue du ministre. Ils l'accablèrent d'outrages et d'opprobres ; propos obscènes, actions libres, procédés cruels, elle éprouva ce qu'on réserve à ces malheureuses, la honte d'un sexe et le mépris de l'autre. Elle appeloit la mort, elle l'appeloit à grands cris, et on insultoit à sa douleur, qu'on croyoit simulée.

Arrivée à Boston, elle eut quelques momens de relache. Seule dans une chambre où il n'y avoit pour meubles qu'un peu de paille, pour alimens que du pain et de l'eau, du moins ses oreilles pures n'étoient plus blessées des infamies qu'elle avoit été forcée d'entendre : elle n'étoit plus que malheureuse, et elle avoit pour consolation sa vertu et l'espérance.

Mais le lendemain, le shériff de Boston brisa tout-à-fait son cœur, anéantit toutes les facultés de son ame, et la jeta dans le dernier désespoir. Elle apprit qu'on alloit la transporter aux colonies ; qu'elle y vivroit avec le rebut de la société ; que la fuite lui seroit impossible, et qu'il falloit renoncer à Seymour et à l'estime des honnètes gens. L'excès même de sa douleur lui rendit des forces, et lui

donna le courage de se défendre. Elle retrouva une suite d'idées; elle entreprit de désabuser le magistrat; elle lui conta sa déplorable histoire, elle invoqua sa pitié, elle l'attendrit; elle crut avoir trouvé un protecteur.

Le shériff étoit humain; la jeunesse, la beauté, l'infortune de Fanny le touchèrent en effet, il la plaignit, il la fit loger et traiter convenablement, mais ce fut tout ce qu'il osa se permettre. Comment désobéir au ministre? pourquoi se faire un ennemi capital d'un homme aussi puissant que le lord Seymour? qui répondroit d'ailleurs que les efforts qu'on tenteroit pour sauver l'infortunée, auroient quelques succès? Voilà les réflexions d'un homme du monde, qui n'a pas le cœur gâté, mais que l'intérêt personnel conduit.

Le vaisseau que nos français avoient pris: finissoit son chargement; les marées étoient de midi: il devoit donc sortir de Boston en plein jour. Le shériff vouloit épargner à Fanny la honte d'être publiquement conduite à bord: ce procédé d'ailleurs s'accordoit avec les vues et l'ordre du ministre. Il convint en conséquence avec le capitaine que son bâtiment mouilleroit à l'entrée du golfe, qu'il enverroit sa chaloupe à minuit, et qu'il

accorderoit à Fanny les adoucissemens qui seroient en son pouvoir.

L'innocente et malheureuse femme s'étoit évanouie quand on la livra aux matelots, qu'on l'éloigna de cette terre où elle laissoit son bonheur et sa vie. La vivacité de l'air, les sels dont il est chargé sur la mer, l'avoient fait revenir, et l'avoient rendue au sentiment de son affreuse situation. Elle avoit pleuré, gémi, jusqu'au moment où on aborda le vaisseau; elle s'étoit évanouie encore lorsqu'on l'y transporta: enfin l'espérance l'avoit ranimée quand elle s'étoit vue délivrée par un jeune homme qui lui avoit des obligations, et les premiers procédés de Thomas la rendirent jusqu'à la certitude de revoir son cher Seymour.

Vous allez me demander comment Fanny a su ce qui avoit préparé et amené son arrestation; je vous répondrai que c'est ce que mon oncle a oublié de me dire. Il s'est contenté de me rapporter les faits, et vous ne serez pas plus exigeant que moi, si vous le voulez bien.

Quoi qu'il en soit, mon oncle, enragé contre le lord Chatam, le shérift d'Oxford et les autres, et ne pouvant rien sur eux, jugea très-convenable de punir au moins le capitaine qui s'étoit chargé de l'exécution de leurs ordres. Il le fit mon-

ter, lui prononça un très-beau discours sur les égards dus à l'innocence et au malheur; il conclut en lui déclarant qu'il alloit le faire pendre à sa grande vergue, et il l'avertit que s'il vouloit auparavant dire deux mots au père éternel, il n'avoit pas de temps à perdre. Le capitaine, consterné et tremblant, s'excusa sur l'obéissance qu'il devoit au ministre. « Coquin, reprit mon oncle, le roi, » l'empereur, le diable t'auroient donné » de pareils ordres, qu'il falloit t'en moquer, et respecter dans madame la » beauté, la vertu, l'amie du capitaine » Thomas..... Pendu sans remission: ne » me romps pas la tête davantage. »

Il alloit le faire comme il le disoit; Fanny, bonne et aimante, incapable de goûter l'affreux plaisir de la vengeance, Fanny s'opposa de tout son pouvoir à l'exécution d'un pareil jugement. Elle embrassa la défense du capitaine; elle plaida sa cause avec le charme de la sensibilité, et la grace que met à tout une femme accomplie. Mon oncle, à demi-vaincu, étoit debout devant elle; il écoutoit avec respect, en se grattant l'oreille et en faisant une grimace qui vouloit dire : Je ne peux rien vous refuser, mais pourtant je ne veux point pardonner au capitaine. Elle termina ses irréso-

lutions. « Thomas, mon cher Thomas, » mon véritable ami, lui dit-elle, vous » ne me refuserez pas la première grace » que je vous demande », et elle lui prit une main qu'elle pressa en le regardant avec un sourire si doux !... Thomas désarmé, étonné et fâché de se trouver sensible, se tourna vers le capitaine : « Baise la poussière de ses pieds, lui » dit-il ; vis, puisqu'elle l'ordonne ainsi, » et retourne dans ton trou. »

Cependant on approchoit du port si desiré. Plus d'ennemis, plus d'événemens à craindre ; la gaieté régnoit dans tous les cœurs, la joie se peignoit dans tous les yeux. Déjà le vaisseau étoit sous la protection des forts ; déjà un pilote de Dunkerque étoit venu prendre la barre du gouvernail : le bâtiment enfin entre à pleines voiles dans le chenal, il est amarré au quai.

C'est par-tout un événement, qu'une prise qui arrive. Les curieux et les oisifs accoururent de tous les coins de la ville, et félicitèrent mon oncle et ses compagnons : jusques-là tout alloit fort bien. Le capitaine du port, un caporal et quatre hommes de la garde passèrent à bord, selon l'usage, et se disposèrent à mener les anglais en prison : mon oncle trouva cela tout simple ; mais ils voulurent aussi

y conduire milady, parce qu'elle étoit anglaise, et ici mon oncle se récria ; ils insistèrent, il commença à jurer très-énergiquement : il couvrit Fanny de son corps, il dit que le roi de France ne faisoit point la guerre aux femmes, et qu'on le tueroit avant d'attenter à la liberté de celle-ci. Comme on ne tue pas à propos de bottes un homme qui vient de se signaler, le capitaine du port envoya chercher le commissaire de la marine.

Cet officier étoit un de ces français aimables qui honorent la nation. Il écouta mon oncle avec bienveillance et intérêt ; le premier coup-d'œil de Fanny le rangea de son parti, il ordonna qu'on la laissât libre, et Thomas, en reconnoissance de ce bon office, colla sa figure barbouillée de sang, de fumée et de poudre, à celle du commissaire, qui vouloit en vain s'en défendre.

Les officiers de l'amirauté vinrent à leur tour exercer des fonctions très-lucratives pour eux, et très à charge aux autres. Ils examinèrent les papiers du capitaine, déclarèrent son vaisseau de bonne prise ; et pendant qu'ils verbalisoient et qu'ils apposoient les scellés, Thomas, qui ne s'occupoit que de Fanny, avoit pris son bras, et alloit avec elle par les rues, cherchant la meilleure auberge.

Ils arrivèrent à la *Conciergerie* dans un équipage qui ne commandoit pas la confiance. La jeune dame ne possédoit que la robe blanche qu'on lui avoit fait prendre lors de son enlèvement : cette robe étoit tachée de goudron, son bonnet étoit chiffoné, ses bas et ses souliers pleins de vase. Mon oncle avoit un habit percé aux deux coudes, une culotte usée aux deux genoux, les cheveux gras, et un chapeau déchiré : à eux deux ils ne pouvoient disposer d'un écu. Tout cela n'empêcha point Thomas de trancher du grand seigneur : il demanda d'un ton de maître la plus belle chambre et le meilleur dîner. L'aubergiste le regarda de la tête aux pieds, et lui tourna le dos en levant les épaules.

Mon oncle n'a jamais été endurant. Il réitéra l'ordre en élevant le ton, et en menaçant le crâne de l'hôtelier d'un large et lourd couperet qu'il trouva sous sa main ; celui-ci s'esquiva, et mon oncle monta l'escalier, tenant toujours sa jeune lady sous le bras. Il ouvrit toutes les chambres, choisit en effet la plus belle, et avança un fauteuil à Fanny, au grand étonnement d'un gros prébendier qui occupoit l'appartement. Le propriétaire fit à mon oncle les représentations d'usage ; mon oncle lui répondit qu'il étoit trop heureux

heureux que milady voulût bien accepter sa chambre. Le prébendier répliqua avec humeur ; mon oncle le prit par les épaules, le mit dehors, et lui jeta sur le carré sa valise, sa robe de chambre de damas brun, et des papiers qui étoient sur une table.

Fanny lui fit des observations sur la bizarrerie de ses procédés ; il ne l'écouta point, et se mit en devoir de prévenir ses autres besoins. Il sortit, ferma la porte, mit la clé dans sa poche, rit en passant au nez du prébendier, et descendit à la cuisine, où il inspecta les casseroles qui bouillotoient sur les fourneaux. Le cuisinier venoit de rentrer : il ne savoit rien de ce qui s'étoit passé entre le maître et mon oncle, et il trouva très-mauvais qu'un inconnu découvrît les casseroles les unes après les autres. Mon oncle le laissa dire, et alla son train. Une chose l'embarrassoit : il ne connoissoit pas les goûts de Fanny. Il ne vouloit pas l'engager à descendre, de peur qu'elle ne voulût plus remonter. Il prit le parti de lui porter toutes les casseroles. Il en tenoit deux de chaque main, et il alloit les monter : le cuisinier se fâcha tout de bon, et voulut reprendre ses fricassées. Mon oncle n'entendoit pas perdre de tems en explications : il lui vida sur la tête une matelote

d'anguilles, et pendant que le cuisinier heurloit et se débarbouilloit, mon oncle, en deux ou trois voyages, rangea dix à douze casseroles autour du fauteuil de Fanny. La jeune femme ne pouvoit tenir à tant d'extravagances : elle parla raison ; mais parler raison à Thomas, c'est vouloir blanchir un nègre. Il répondoit à tous ses raisonnemens, qu'il falloit qu'une femme comme elle dînât, et dînât bien.

Elle n'en avoit nulle envie. Les cris du cuisinier, les plaintes du prébendier, et le désordre où mon oncle mettoit la maison, étoient bien faits pour ôter l'appétit à quelqu'un qui n'a pas de quoi payer son écot. Quelques services que lui eût rendus Thomas, elle pensoit sérieusement à se séparer de lui, quand un nouveau personnage vint dissiper la plus forte de ses inquiétudes.

C'étoit un usurier : il y en a par-tout. Il avoit appris que le capitaine auroit au moins trente mille francs pour sa part de prise, et il venoit lui offrir sa bourse, parce qu'il savoit que les marins aiment l'argent frais, et le paient aussi cher qu'on veut.

Il s'annonça à mon oncle, qui lui sourit en le voyant tirer un petit sac plein d'or, qui l'embrassa lorsqu'il le lui offrit, et qui fit gaîment sa croix au bas d'un

effet de huit mille francs, à solder par l'huissier-priseur qui feroit la vente du navire anglais. Fanny se permit encore un mot sur l'énormité des intérêts : Thomas répondit qu'il ne pouvoit trop acheter une somme dont elle avoit le plus pressant besoin, et il reconduisit poliment son prêteur jusqu'à la porte de la rue.

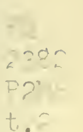
Il étoit à peine remonté, que l'aubergiste parut, suivi d'un commissaire qu'il avoit été prier de le débarrasser d'un gueux qui mettoit son auberge en combustion. « Le voilà, s'écria-t-il en entrant, le » voilà ce coquin et sa prétendue lady.... » A la porte, canailles. Apprends, ma- » raud, répliqua Thomas, qu'un homme » qui a pris un fort, canonné une ville, » enlevé un vaisseau, et sur-tout sauvé » milady, a droit à tes respects, et en » voici une dernière preuve à laquelle tu » ne résisteras pas. » Il prend le sac par le fond, et arrose le parquet des deux cents louis qu'il renferme. « Hé bien, re- » prit Thomas, te voilà la bouche ouver- » te, le chapeau à la main, le dos ployé, » et l'air aussi plat que tu étois insolent » tout-à-l'heure. Allons, renvoie ton » commissaire, rappelle tes filles de » chambre qui sont allées se cacher à la » cave ou au grenier; qu'on mette la ta- » ble, qu'on serve chaud, et pendant

» que milady dînera, qu'on aille lui cher-
» cher une couturière et une lingère des
» plus expéditives du pays. Il faut que ce
» soir madame soit mise comme la femme
» du bourgmestre. » Tout cela fut fait dans un tour de main.

On avoit mis deux couverts; mon oncle en ôta un. Quelques instances que lui fît milady, il dîna à une petite table qu'il plaça en face de la sienne; mais le respect dont la jeune femme le pénétroit, ne l'empêcha point de festoyer tous les plats.

Laissons mon oncle et milady à table, et pendant qu'ils se remettent de leurs fatigues, trouvez bon, s'il vous plaît, que je reprenne haleine; reposez-vous vous-même, et je rêverai demain aux nouvelles fadaises qui feront le sujet de mon troisième volume.

Fin du second Volume.


Pigault-Lebrun, Charles
Antoine Guillaume Pi-
gault de l'Épinoy
Mon oncle Thomas

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

